

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

L'ASCENSION DES CANONS SUR LES PICS DOLOMITIQUES



Sans attendre l'attaque annoncée sur certains points de leur front par les Autrichiens, nos alliés italiens ont depuis plusieurs semaines renforcé considérablement leurs défenses d'artillerie. Au prix d'efforts infatigables, ils ont hissé notamment des canons sur d'étroites plates-formes rocheuses, portant ainsi de véritables défis à l'impossible.

La plaie d'argent

Il n'est pas rare d'entendre des gens sérieux, réfléchis, exprimer de vives appréhensions, voire des craintes, sur la situation qui sera faite, après la guerre, aux nations belligérantes, même à celles qui seront victorieuses, car, disent-ils, en présence des formidables dépenses nécessitées par la lutte, elles auront toutes accru leur Dette d'un nombre fantastique de milliards, et les plus riches se trouveront ruinées.

Ce tableau du sort qui attend les Belligérants quand ils auront déposé les armes n'a, à première vue, rien de forcé, et la perspective qu'il présente semble justifier les appréhensions qu'il inspire. Toutefois, ce qui se passe actuellement est tellement extraordinaire, tellement en dehors des prévisions humaines, que l'on peut se demander si, sur ce point comme sur tant d'autres, les événements n'apporteront pas un démenti aux pronostics fâcheux, et si une solution, que l'on ne peut encore ni prévoir ni imaginer, ne viendra pas résoudre heureusement ce problème réputé insoluble. Ce ne serait point la première fois que le fait contredirait le raisonnement.

Il n'y aurait là rien de surprenant, l'hypothèse n'ayant rien d'in vraisemblable, et, puisqu'il n'est pas défendu de comparer les petites choses aux grandes, c'est-à-dire en l'espèce les individus aux nations, pourquoi ce qui arrive fréquemment pour ceux-là ne se produirait-il pas exceptionnellement pour celles-ci ?

Dans le train ordinaire de la vie, on voit journellement des individus ayant une grande fortune la perdre jusqu'au dernier sou et même au-delà ; des commerçants, des industriels, après quelques années de grande prospérité, accablés à la liquidation ou même à la faillite, tandis que dans le même temps d'autres individus restent ou deviennent riches. Eh bien ! ceux qui sont ruinés sont-ils par rapport à ceux-ci, dans un état d'infériorité tel qu'ils soient irrémédiablement voués à la misère perpétuelle, et que, comme à l'entrée de l'Enfer du Dante, ils doivent laisser toute espérance ? Certes, ce n'est point du jour au lendemain qu'ils auront la chance de rétablir leurs affaires et de reconquérir l'équivalent de la brillante situation perdue ; mais ces revanches ne sont interdites à personne, et il est des exemples de fortunes détruites et reconstituées ; par quoi se prouve cette vérité consolante qu'à part quelques exceptions, ceux-là seuls surtout restent misérables qui se résignent trop facilement à leur misère.

Seulement, de semblables relèvements ne s'opèrent point au profit des faibles qui s'abandonnent, mais en faveur des forts qui ignorent le découragement et reprennent d'un cœur vaillant la tâche interrompue.

Il en doit être de même pour les nations. Qu'au lieu de s'attarder à contempler leurs ruines et de se répandre devant ce lugubre spectacle en pleurs et en gémissements, elles se remettent avec une farouche ardeur au travail. Elles possèdent sur les individus cet avantage qu'elles ne sont point exposées aux faiblesses de l'âge, étant toujours jeunes puisqu'elles reçoivent de chaque génération nouvelle venant prendre la place de celle qui l'a précédée une éternelle jeunesse.

Que la France continue donc à payer de son sang et de son or pour achever l'œuvre de délivrance et conquérir la victoire, sans se préoccuper du lendemain. Elle sait qu'elle ne périra pas parce que la mort aura fait, hélas ! de coupes sombres dans les rangs de ses fils et lui aura pris une partie des plus robustes, des meilleurs ; la race, ainsi que cela s'est vu après toutes les grandes catastrophes, guerres, épidémies, etc., qui ont prélevé leur effroyable tribut de vies humaines, se retrouvera plus forte pour réparer ces brèches. N'a-t-on point l'exemple de ce qui a suivi les vingt-cinq années de guerres de la Révolution et de l'Empire, alors que le chiffre de la population qui, en 1801, était de 27 millions, montait, en 1851, à 35 millions ?

Si plaie de sang n'est pas mortelle, pourquoi contrairement au vieux dicton, plaie d'argent le serait-elle ?

Qu'économistes et financiers expriment leurs craintes, ils ont pour eux la logique apparente ; mais ne nous laissons pas troubler par leurs pronostics. Dans les événements inouïs dont nous sommes témoins, c'est l'imprévu seul qui est arrivé ; il en sera certainement encore ainsi, et disons-nous bien que, quelle que soit la puissance de l'argent, ce n'est pas encore cette puissance-là qui pourra mettre la France à mal ; la Marne valait bien le Pactole... Et puis ne serait-ce pas faire injure à la nation qui s'est si rapidement relevée de la défaite de douter seulement qu'elle puisse se relever de la victoire ?

Paul Gault.

Ce que l'on dit

En attendant...

Le lecteur aura sans doute été frappé d'une particularité : tous les experts militaires des journaux de la Suisse romande — et, parmi ceux-ci, de fort éminents : le colonel Feyler, le colonel Secrétan — parlent, comme d'un accord unanime, de l'« échec » des Allemands devant Verdun, ou même de leur « défaite ».

Nos critiques, au contraire, sont beaucoup plus réservées : « La situation est bonne, mais l'affaire n'est peut-être pas terminée... Il serait imprudent de croire que l'adversaire, ayant fait les frais d'une si grosse et coûteuse opération, s'en tiendra à son premier effort... » Voilà à peu près le thème qu'ils développent tous les matins ou tous les soirs.

Ils ont raison de le développer ; ils ont raison de ménager l'avenir, de ne pas vouloir donner à l'opinion publique l'espérance, qui peut être déçue, que les offensives dans la région de Verdun ne se reproduiront pas.

Mais, d'autre part, c'est une des caractéristiques de toutes les grandes batailles de cette guerre d'avoir — quelquefois, pas toujours — un commencement très brusque, dont on peut fixer la date, mais rarement, pour ne pas dire jamais, un terme nettement arrêté.

Et comme les esprits sont restés habitués aux anciennes batailles, où l'on pouvait annoncer à une heure et même une minute certaines : « C'est une victoire ou une défaite », nous n'avons pas su tirer tous les avantages moraux qui résultaient de notre victoire de la Marne, ou de celle de l'Yser.

Or, il importe de veiller à ce que le bénéfice pour la bataille de Verdun, où le moins qu'on puisse dire est que le succès se dessine en notre faveur, ne nous échappe point.

Cela est important si, comme le disait l'autre jour un diplomate étranger, très averti et qui ne se paye pas de mots, « l'échec des Allemands devant Verdun est susceptible d'abrégier la guerre de plusieurs mois ».

Donc, on se trouve en face de cette solution : d'une part, il est prudent de faire prévoir que l'affaire peut n'être pas finie ; d'autre part, il ne faut rien perdre des avantages que nous retirerons, à l'égard des Allemands, des neutres et des Alliés, de cette grande victoire d'arrêt.

La solution pourrait être dans cette formule : « Nous avons, d'ores et déjà, gagné la première bataille de Verdun. Nous attendons la seconde de pied ferme, si l'ennemi veut la livrer. »

Pierre Mille.

L'heure des journaux. C'est encore un croquis de la grande guerre qu'il faut saisir. L'heure des journaux a repris depuis huit jours son importance primordiale. Midi et quatre heures sont les événements sensationnels de la rue, du thé et de l'hôpital.

On vit les autres moments dans l'attente du tintement de l'horloge, de la sortie libératrice du bureau, ou de l'entrée au café du crieur des feuilles du soir.

Dans la rue, celles-ci s'arrachent ; les gens lisent avides, arrêtés sur le bord du trottoir. Au thé, on suspend la causerie commencée ; au café, la manille perd tous ses droits, et à l'hôpital l'infirmière s'assise, pour lire dans la salle redevenue silencieuse le communiqué de trois heures... Autour de Verdun la lutte d'artillerie...

L'heure du Communiqué, deux fois par jour, refait l'union sacrée entre tous les esprits !

Certaines dames du monde, enflammées d'héroïsme, ont « peint sur éventail » des tranchées bouleversées, des villes bombardées, des batailles épiques...

Ce beau travail terminé, elles ont éprouvé un petit malaise... Alors, généreusement, elles ont fait don... de l'objet à leur femme de chambre... Mais la brave fille n'a point mâché ses mots :

— Madame, on rit et on papote derrière les éventails, et la guerre ne donne envie ni de papoter ni de rire... Je n'oserais point me servir d'un bibelot où est peint du sang !

« Madame », jugeant la leçon méritée, n'a point répliqué... Et les éventails indésirables encombrant maintenant les ventes de charité, étrange façon

de s'en débarrasser ! Il serait peut-être très simple de les brûler en place de Grève... Mais l'amour-propre des « peintresses-amateurs » en souffrirait trop...

Regrettons seulement que la Censure ne donne point, dans ces malencontreux éventails, le coup de ciseau exterminateur — dont, ailleurs, elle est si prodigue !

On ne saurait trop approuver les comités d'initiative qui, régionalement, s'efforcent de ranimer les affaires de leurs provinces en faisant valoir la beauté des sites et le confort des hôtels, dans des bulletins spéciaux destinés à toucher le grand tourisme.

L'Auberge, journal de l'Association régionale des Hôteliers du Centre-Auvergne, a donc tout à fait raison de proclamer périodiquement tous les mérites d'une des plus splendides contrées françaises.

Il faut pourtant lui faire le léger reproche de maintenir parmi ses annonces une réclame pour les téléphones système Berliner. Il nous semble bien que cette firme est séquestrée. Ses bureaux sont vides, boulevard des Italiens.

C'est une petite erreur de mise en pages que l'Auberge rectifiera dans son plus prochain numéro.

C'en est fini des belles barbes, des barbes fourrées, carrées, dont s'enorgueillissaient pas mal de poilus.

Une impitoyable circulaire vient de les interdire formellement, ou, tout au moins, de prescrire que désormais les barbes militaires ne seraient tolérées qu'en pointe.

Sévère mesure, mais sage mesure, car les nouveaux masques contre les gaz asphyxiants, masques en forme de grouins, comme on sait, s'accommodent mal des barbes trop fourrées qui n'arrivent pas à s'y loger et, donnant de l'air, permettaient aux gaz de passer.

Et nos soldats à barbes carrées se sont résoluement, mais non sans quelque mélancolie, soumis à l'impitoyable circulaire...

Nous avons raconté le peu banal « marrainage » — qu'accepta une charmante danseuse de l'Opéra — de trois petits chiens de guerre nés aux avant-postes de Lorraine. Ces fillets d'un genre nouveau reçoivent d'elle de délicats colifs.

Signalons aujourd'hui un régiment de dragons où un lieutenant touche régulièrement, tous les quinze jours, un appréciable sac d'avoine, à destination de son cheval : Fend-l'air. Il s'agit là d'un petit adeau offert par une vieille demoiselle qui s'est fait une spécialité d'aimer beaucoup les animaux.

Elle a cherché longtemps, par des amis à elle et les amis de ces amis, un cheval plus digne d'intérêt que les autres. On a fini par lui indiquer ce Fend-l'air, humble cheval de dragons, blessé deux fois, qui fut à Mulhouse, qui fut à la Marne et qui est glorieux, lui aussi.

Et, pour faire plaisir à la brave bête, la bonne demoiselle lui envoie ce qui peut lui faire le plus plaisir : de l'avoine en supplément, que le lieutenant veille scrupuleusement à lui faire distribuer.

Tous les voleurs n'ont pas la manière forte de Garnier et de Bonnot. Il en est qui ne dédaignent pas la simple farce. L'autre nuit, dans une villa de banlieue parisienne, un cambrioleur s'introduit. Il savait que, depuis douze heures et pour peu de temps, une somme assez bonne à prendre l'attendait dans un secrétaire. Avec d'innies précautions, il pénétra jusqu'à la chambre à coucher, explore sans bruit le meuble et ne trouve rien. Le possesseur du trésor a précisément donné l'argent en paiement à un créancier la veille au soir. D'ailleurs, le reçu est là, sur la cheminée.

— Fiasco, dit l'homme.

Il n'a plus qu'à s'en aller ; mais avant il considère, à la lueur de la veilleuse, celui qu'il venait voler et qui dort aux anges, à côté d'une table où il y a un réveille-matin réglé pour sonner à sept heures.

— Tu m'as fait rater ma nuit, murmure l'escarpe, je peux bien te gâter la tienne.

Et il met l'aiguille sur quatre heures et demie.

Cette histoire est d'autant plus vraie qu'elle nous a été contée par le dormeur... qui ne dormait pas du tout et qui n'en menait pas large.

Le Veilleur.

L'épée d'un héros

A propos de la conférence que M. Louis Barthelemy va, demain dimanche, faire à Chartres, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Marceau, je voudrais parler de l'épée du général gardée au musée de cette ville. Cette épée, ce n'est ni Joyeuse, qui fut à Charlemagne, ni Durandal, que posséda Roland, ni Hauteclaire, qui appartient à Olivier. Elle n'a ni nom ni légende; et, pourtant, elle tint dans la main d'un brave; c'est l'épée d'un héros.

Le Cid aimait Collada et Tisona, ses épées, comme des filles vivantes. On dit que l'épée de Louis XII était fée et venait de Lancelot du Lac. Voyez comme Jeanne d'Arc était belle avec, en mains, cette épée qu'elle était allée chercher à Sainte-Catherine de Fierbois! Bayard se confiait à la sienne comme à une amie. Et celle de Marceau aussi s'exprime en un noble et fier langage. Elle parle comme celle du Cid, et, comme celle de Lancelot, elle est éloquente. « Cette arme, dit l'inscription gravée sur le métal, cette arme, instrument terrible de la gloire de Marceau, teinte si souvent du sang des hussards autrichiens au milieu desquels ce brave général mourut, âgé de XXVII ans, regretté de l'Armée de Sambre-et-Meuse, dont il commandait l'aile droite. »

Soldat à seize ans, général à vingt-deux, mort à vingt-sept, Marceau a passé dans les événements les plus grands de la guerre à la façon de ces figures éblouissantes de l'Iliade, moissonnées trop tôt pour le combat.

Nous autres, nous n'avons plus, comme témoin d'une telle gloire, de pareille bravoure et de talents si grands, que cette épée ramassée sur le champ du carnage. « Qui que tu sois, dit encore l'inscription gravée sur la lame, si tu n'égalas la valeur de Marceau, ne profane pas ce sabre; il ne doit armer que la main d'un héros ». Ainsi avait dit Roland, le paladin, quand, dans le défilé de Roncevaux, il s'était séparé de Durandal: « Jamais homme ne soit votre maître à qui un autre homme fera peur ».

Nos soldats d'aujourd'hui n'ont pas peur; et ils sont légion ceux d'entre eux qui pourraient, sans la profaner, tenir dans leurs mains vaillantes l'épée du vainqueur de Fleurus, des bords du Rhin et de la Moselle. Mais, de pareils emblèmes, intacts dans le souvenir, sont les reliques de la patrie. Michelet, qui avait le culte de Hoche, de Marceau, de Kléber, de tous ces hommes radieux et jeunes, voués à la gloire et à la mort, les nommait des saints. « Je dis des saints, écrivait-il, les héros de la guerre ». Dans son culte, sa dilection, n'allait-il pas jusqu'à comparer les lettres, les écrits, les pensées laissés par ces grands hommes aux notes si humaines, si élevées de Vauban, « à celles que Marc-Aurèle écrivait dans les forêts de Pannonie, pendant la guerre des Barbares ».

La guerre des Barbares! Mais elle est venue à nouveau. A nouveau, nous la vivons autant et plus que Marc-Aurèle, dans son horreur et dans sa violence. Allons! En ce jour de gloire, en ce jour de commémoration d'une figure noble et haute, l'une des plus pures de notre passé, pensons un peu à nos reliques: le cœur de Kléber, qui est gardé aux Invalides; le cœur de Hoche, qui est conservé à Versailles; ces souvenirs de Marceau recueillis par la ville de Chartres.

Edmond Pilon.

LORD NEWTON

M. TENNANT



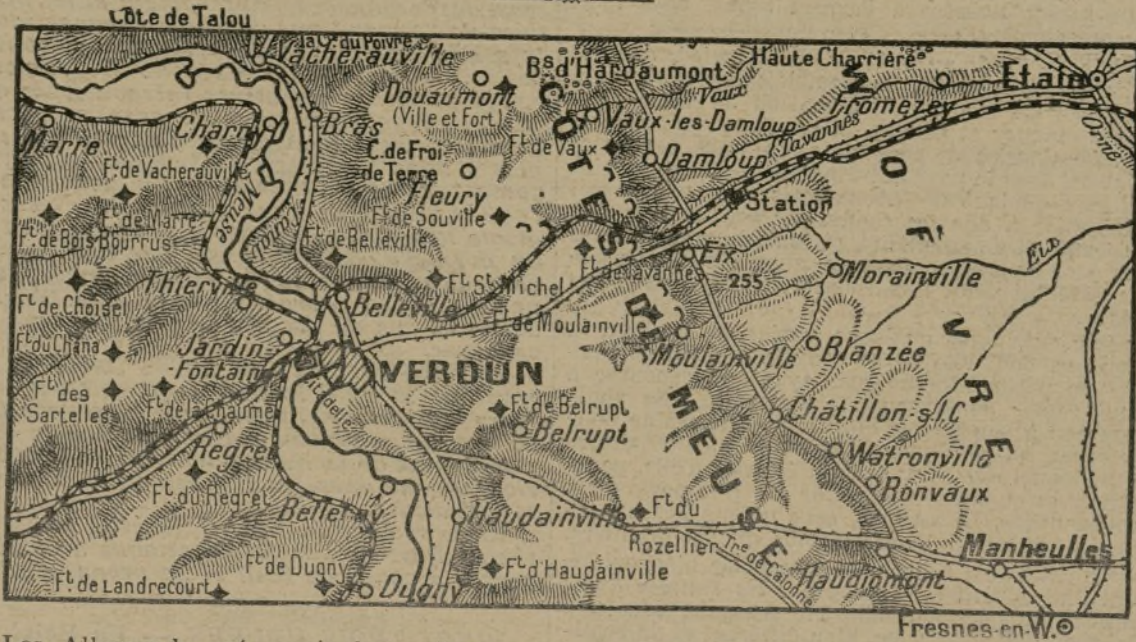
Lord Newton, trésorier général des troupes anglaises, vient d'accepter la charge de certains départements du Foreign Office, occupés jusqu'ici par lord Robert Cecil. Et il a refusé les appointements afférents à ces nouvelles fonctions.



M. Tennant, sous-secrétaire d'Etat au War Office, parlant à la Chambre des Communes des permissions aux soldats, a déclaré: « Les phases prochaines de la guerre interdiront de plus en plus les facilités des permissions. »

LA BATAILLE DEVANT VERDUN

Nos lignes résistent à une nouvelle offensive



Les Allemands ont repris leur attaque au point où ils l'avaient laissée. Cette obstination était prévue, et rien n'a été négligé pour renforcer nos positions.

Il est trop tôt encore pour porter aucun pronostic sur la marche de cette seconde et peut-être dernière phase de la bataille. Mais on reconnaît aisément qu'elle s'engage en des conditions différentes de la première, et que cette différence est plutôt à notre avantage.

Le bombardement qui a précédé l'assaut a été cette fois de quelques heures au lieu de se prolonger durant deux ou trois jours. Cette brièveté relative tient d'une part à la difficulté qu'éprouve l'ennemi, comme nous le signalions hier, à amener et mettre en batterie son artillerie, d'autre part à la hâte qui lui est imposée par les circonstances politiques, financières et militaires: le prestige du prince impérial à relever, l'emprunt à émettre, la nécessité de prévenir notre contre-offensive.

L'ennemi prend cette fois violemment à partie nos positions de la rive gauche de la Meuse: nous avons également montré la gêne considérable que ce saillant cause à ses mouvements, notamment à ceux qu'il pourrait diriger contre notre aile gauche, vers la côte du Poivre.

Enfin les attaques de l'infanterie allemande, au lieu de s'étendre comme précédemment sur un front de plusieurs kilomètres, se divisent en actions distinctes contre nos positions principales. Ce changement de tactique signifie que l'ennemi commence à sentir le besoin d'économiser ses ressources en hommes. Mais si chacune de ces attaques peut être menée avec une violence plus grande encore que précédemment, l'avantage pour nous est que si notre ligne fléchit sur un point, nous gardons de part et d'autre de ce point des positions de flanc que l'ennemi n'a pas entamées, et qui suffisent à enrayer son progrès.

C'est donc avec une entière confiance que nous devons suivre les péripéties de la bataille. Nos lignes qui ont plié sans rompre devant la force massive du premier assaut sont assez solides pour résister jusqu'au bout.

Comme dans la première phase de la bataille, le village de Douaumont est le théâtre de luttes acharnées. Les positions que nous occupons dominent le village, et empêcheraient les Allemands d'en déboucher, même s'il restait entre leurs mains, ce qui n'est nullement assuré.

Les feux convergents de notre artillerie sur les positions de l'ennemi sont aussi un symptôme des plus favorables, dont nous indiquions hier l'importance.

Jean Villars.

Les Allemands prévoient une longue bataille

SCHAFFHOUSE. — La Gazette de Francfort écrit: « Les Français ne peuvent empêcher notre artillerie lourde de se poster à des endroits où la forteresse est à sa portée. Nous subissons le désavantage de devoir, parmi le feu de l'artillerie ennemie de campagne, monter sur les Hauts-de-Meuse, et, d'autre part, les Français ont une position difficile là où ils ont la vallée dans le dos. » Plus notre succès au nord de Verdun s'affirmera, et plus nous nous rapprocherons de la tête de pont de Verdun, plus ce secteur du Nord deviendra important pour la bataille d'ensemble qui est en cours.

« Dans une lutte aussi formidable, qui exige la consommation de forces énormes et de munitions innombrables, et où les canons doivent exécuter un travail systématique et changer constamment de positions, tout ne peut se passer avec la hâte des premiers jours. »

Transports et ravitaillements sont difficiles

SCHAFFHOUSE. — Les journaux allemands insistent sur la minutieuse préparation qui précéda l'attaque contre Verdun, et sur les immenses travaux qu'il fallut exécuter « dans le plus grand secret » pour obtenir un succès.

L'artillerie lourde ne put être menée aux points utiles que parmi les plus grandes difficultés, le mauvais temps ayant détrempé les routes.

Un commentaire suisse

GENÈVE. — Le Genevois, dans un article fort remarqué, écrit ce matin:

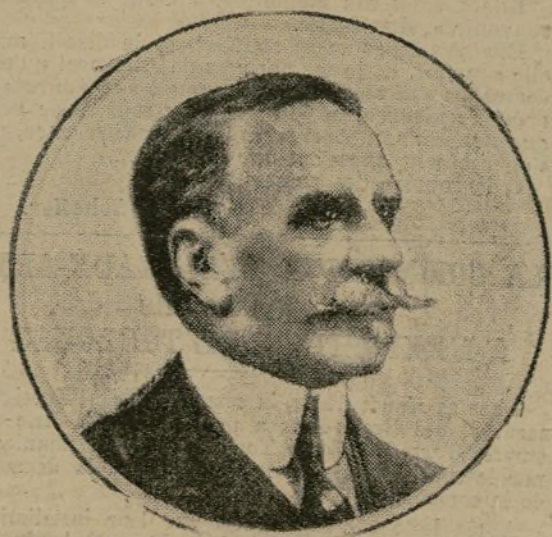
« Si le kronprinz échoue devant Verdun, tout ce qui devait, du fait de la victoire, redonner à l'énergie allemande une nouvelle trempe, exalter l'orgueil germanique au bénéfice de l'héritier du trône, émousserait, au contraire, et déprimerait dans la même proportion la confiance populaire. Nul doute que l'affaiblissement moral ne soit alors aussi grand qu'eût été grande l'exaltation. »

« L'Allemagne connaît de telles difficultés d'ordre intérieur qu'elle ne tient encore que parce qu'elle n'a pas perdu tout espoir de vaincre. Contenus devant Verdun, les armées du kronprinz apporteraient à l'opinion allemande le témoignage irréfutable de l'impuissance des meilleures troupes de l'empire, même soutenues par une artillerie dont les effets devaient être, selon les prévisions, « irrésistibles ».

LE LIEUTENANT-COLONEL DRIANT

député de Nancy

porté comme disparu au cours de la bataille



Le lieutenant-colonel Driant, qui avait repris du service à soixante ans, lors de la mobilisation, commandait, au nord de Verdun, un groupe de bataillons de chasseurs à pied. Parti comme commandant, cité à l'ordre de l'armée, il avait gagné au front son cinquième galon et la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

La reine Elisabeth de Roumanie restera une figure légendaire de souveraine, un peu par ses réelles qualités, beaucoup par tant de couronnes qui furent tressées à Carmen Sylva, chez nous principalement.

Née en 1843, au château de Neuwied, dans la Prusse rhénane, elle ne semblait pas destinée à occuper un trône, car la maison de Wied était assez obscure et pauvre, et ses fiançailles avec le prince Charles de Roumanie, en 1869, causèrent d'abord dans le pays qui espérait une alliance plus illustre quelque déception. Mais elle eut tôt fait de rallier à elle les cœurs par son charme fait de bonté et de simplicité, et son dévouement dans les ambulances pendant la guerre russo-turque de 1877 lui valut le surnom de « mère des blessés ».

Elle eut, après quelques années de mariage, la douleur, dont elle ne se consola jamais, de perdre sa petite fille unique. Ayant dû renoncer à tout espoir d'une nouvelle maternité, elle abdiqua peu à peu le rôle effectif de souveraine pour se consacrer de plus en plus à son talent littéraire dans lequel elle avait foi. On écrivait d'elle, peut-être avec quelque exagération : « Elle porte deux couronnes ». La seconde, celle qu'elle pensait tenir des Muses, lui agréait plus que la première.

Ce fut Louis Ulbach, le romancier bien oublié, qui l'introduisit en France par les *Pensées d'une reine*, rédigées par elle en français. L'accueil qu'elle reçut chez nous, bien différent de la semi-indifférence qu'on témoignait à ses écrits en Allemagne, la grisa un peu, et le prix que l'Académie décerna à une nouvelle édition des mêmes *Pensées* la porta à estimer que sa résidence de Castel-Pélerch était un nouveau Weimar, où, d'ailleurs, c'étaient nos poètes et nos romanciers qu'elle cherchait à grouper autour d'elle — sans toujours beaucoup de discernement.

Poétesse, elle l'était sans contredit. Romancière, comme beaucoup de femmes, elle avait un tempérament d'improvisatrice. Elle ne se froissa pas un jour que j'osai lui dire que si elle avait dû vivre de sa plume, elle eût rédigé le roman-feuilleton avec la plus grande aisance.

Souveraine, elle oubliait volontiers son rang, et dans sa grâce naturelle, sa dignité sans apprêts, descendait des marches du trône, allait au-devant, non des plus fiers, mais des plus humbles. Sa grâce était faite de bonté, de bonté toute maternelle. Dans ses yeux bleus, une bienveillance inaltérable rayonnait avec douceur. Où elle ne pouvait aider, elle consolait. Détachée de tout, elle distribuait volontiers ce qui lui appartenait, mais à recevoir le moindre cadeau elle mettait une grâce rare et qui touchait. En outre, la plus affable des maîtresses de maison, s'excusant auprès de ses hôtes d'abuser de leur temps. Elle était le centre autour duquel les disparates s'harmonisaient. Elle n'avait peut-être que les défauts de ses qualités.

Un jour vint où elle connut l'infortune et l'exil. Son projet de mariage entre le prince héritier et l'une de ses demoiselles d'honneur lui valut une longue disgrâce, la suspicion de sa famille, l'éloignement du roi, et à Venise, où le drame acheva de se jouer, bien souvent elle pleura. Mais il y a bien longtemps de cela, et cette erreur, durement expiée, lui fut entièrement pardonnée.

Dans ces dernières années elle s'orientait vers cette « culture » allemande dont longtemps elle s'était détournée. L'atavisme s'était manifesté en elle.

Elle a écrit des mémoires. « Pour ne plus me souvenir », disait-elle.

Elle avait beaucoup souffert, et le disait, mais elle souriait. Et je me permets de citer ceci qu'elle écrivait : *J'ai souri, j'ai tant souri que j'aurais le droit de pleurer; et je n'ose plus sourire de peur que les autres, à travers leur indifférence, ne s'aperçoivent que c'est une habitude...*

O le sourire des reines!

Robert Scheffer.

LA COMMISSION DES BEAUX-ARTS n'est pas hostile A L'EXPOSITION DE TOULOUSE

Dans sa séance d'hier, la commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts a pris acte de la liste des œuvres d'art déposées à Toulouse, liste communiquée par le sous-secrétaire des Beaux-Arts à la demande de la commission.

Après lecture d'un rapport sur leur installation, elle a décidé, à l'unanimité, de renvoyer à la fin des hostilités son enquête locale sur la question.

Par contre, après avoir entendu M. Ellen Prévot, et après discussion, elle a déclaré, à l'unanimité, qu'elle ne voyait aucun inconvénient à ce qu'il fût donné suite au projet d'exposer, à Toulouse, en même temps que des tapisseries et des meubles, les vingt toiles non roulées qui avaient été déjà choisies par le conservateur délégué à Toulouse.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 3 Mars (579^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Dans la région au nord de Verdun, le bombardement et les attaques de l'ennemi ont continué pendant toute la soirée d'hier avec une violence redoublée dans le secteur du village de Douaumont. Après plusieurs tentatives infructueuses qui ont été repoussées avec de cruelles pertes pour eux, les Allemands sont parvenus à pénétrer dans le village de Douaumont, où le combat continue, acharné. Un peu plus à l'est, le village de Vaux a été attaqué vers la même heure. Les assauts dirigés du nord et du nord-est ont été brisés par nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses. L'ennemi a dû se retirer, laissant dans nos réseaux de fils de fer une grande quantité de cadavres.

En Woëvre, hier, en fin de soirée et au cours de la nuit, le bombardement est toujours très intense, mais, arrêté par nos tirs de barrage, l'ennemi n'a pu déboucher.

A l'ouest de la Meuse, activité de l'artillerie ennemie dans les régions de Malancourt et d'Haucourt.

En Lorraine, dans la région sud de la forêt de Parroy, une faible attaque a été dispersée à coups de fusil et de grenades.

VINGT-TROIS HEURES. — En Belgique, nous avons bombardé les cantonnements ennemis de la région de Langemarck.

Au nord de l'Aisne, une forte patrouille qui avait attaqué un de nos petits postes a été repoussée avec des pertes. Notre artillerie a exécuté des tirs de destruction sur les ouvrages allemands à l'est de La Neuville, sud de Berry-au-Bac.

En Argonne, notre artillerie s'est montrée très active et a bombardé les lignes ennemies à la Fille-Morte et au bois de Cheppy. Nous avons fait sauter avec succès un camouflet à Saint-Hubert.

Dans la région au nord de Verdun, la lutte est très chaude près du village de Douaumont; nous tenons la partie haute du mamelon sur la pente nord duquel il se trouve. Une vive contre-attaque déclanchée par nous nous a permis de regagner du terrain aux abords immédiats du village.

Le bombardement s'est maintenu très violent à l'ouest et à l'est de la Meuse ainsi qu'en Woëvre. Notre artillerie a exécuté des concentrations de feux sur des points de rassemblement ennemis, notamment à proximité de Beaumont, où une colonne en marche a été dispersée.

En Haute-Alsace, nous avons exécuté une attaque à l'est de Seppois et enlevé plusieurs éléments de tranchées allemandes sur la rive droite de la Grande-Largue. Une contre-attaque de l'ennemi a été impuissante à nous déloger du terrain conquis.

L'adjudant Navarre abat un sixième avion allemand

L'adjudant Navarre a abattu hier, dans la région de Douaumont, un sixième avion allemand, du type Albatros, qui est tombé dans nos lignes. Les passagers, blessés, ont été faits prisonniers.

Communiqué belge

Journée calme sur le front sauf dans la région de Steenstraete où la lutte à coups de bombes a été vive.

Un article injurieux et menaçant contre le cardinal Mercier

BERNE. — Les *Dernières Nouvelles de Leipzig*, journal qui, avant la guerre, était le porte-parole des amis du kronprinz, publie un article contre le cardinal Mercier qui dépasse en violence tout ce que la presse allemande avait encore osé écrire.

« Un espion que l'on prend sur le fait est traduit en conseil de guerre, une balle est sa récompense. Mais, M. Mercier, qui en a fait presque autant, on le laisserait continuer tranquillement son œuvre mauvaise? »

Plus loin, le journal prétend que le cardinal est devenu, à Paris, un héros national.

« Devant son portrait qui a été exposé au Louvre, se déroulent chaque jour des scènes d'enthousiasme. Que M. Mercier aille donc à Paris! Mais, si vraiment il osait revenir sur le sol allemand-belge, alors il faudrait absolument lui préparer un autre accueil que celui auquel il a été habitué jusqu'ici. »

La solidarité économique des puissances de l'Entente

Les puissances de la Triple-Entente, on le sait, se sont engagées, au début de septembre 1914, à ne pas conclure de paix séparée avec leurs ennemis. Le Japon et l'Italie ont, ultérieurement, adhéré à cette déclaration, signée à Londres, qui consacre leur absolue solidarité sur le terrain diplomatique et militaire.

La prolongation de la guerre, la certitude que l'Allemagne prépare une coalition économique de l'Europe centrale qu'elle espère étendre à la Bulgarie et à la Turquie, imposent à l'Entente le devoir d'organiser une défense aussi sur ce terrain. Des articles de journaux, en France et en Angleterre, des programmes des Chambres de commerce de l'un et de l'autre côté de la Manche, ont saisi de cette question l'opinion publique des deux pays; un mouvement correspondant s'est déclenché en Russie et en Italie.

Les gouvernements n'ont pu manquer de relever ces témoignages concordants de l'opinion; nous ignorons si des conversations, officielles ou officieuses, ont été engagées mais, si nous en croyons le correspondant parlementaire du *Times*, ordinairement bien informé, « le pacte militaire signé entre les puissances alliées sera bientôt complété par un accord commercial entre elles; d'ici quelques semaines l'Angleterre, la France, la Russie et l'Italie vont déclarer que, en vertu d'une entente intervenue entre elles, aucune d'elles ne conclura désormais un traité commercial avec l'Allemagne ou l'Autriche sans le consentement des autres ».

Nous nous demandons si l'accord aura exactement ce caractère; les relations économiques entre les nations sont souvent réglées sans traités de commerce. Probablement donc les Puissances de l'Entente proclameraient leur commune résolution de réserver aux ennemis d'aujourd'hui un traitement de défaveur, quelles que soient les modalités de leur régime économique particulier. Ainsi entendue, au sens large des mots, la nouvelle donnée par le *Times* nous paraît très vraisemblable; nous nous en réjouissons, parce que cette politique doit amener les Alliés à causer entre eux pratiquement, en gens d'affaires qui entendent rester unis dans la paix, demain, comme ils le sont aujourd'hui dans la guerre.

Louis Bacqué.

L'AFFAIRE DES COLONELS

LES SANCTIONS DISCIPLINAIRES

Acquittés par le conseil de guerre de Zurich, les colonels Egli et de Wattenwyl ont été immédiatement frappés de peines disciplinaires par le Conseil fédéral et le général commandant en chef les armées de la Confédération. Tout en nous gardant d'émettre une opinion sur le verdict du conseil de guerre, nous remarquons que les chefs hiérarchiques des officiers inculpés ont estimé que leur conduite méritait une sanction; aussi bien c'est ce que laissent prévoir les considérants mêmes de l'acquittement.

Le *Journal de Genève*, commentant les divers épisodes de ce procès, écrit : « Le général a infligé aux deux officiers le maximum de la peine autorisée. Les arrêts de rigueur s'effectuent dans un local spécialement désigné avec une sentinelle à la porte. Le général a décidé en outre que les officiers étaient mis en disponibilité jusqu'à nouvel ordre. Le Conseil fédéral les a suspendus de leurs fonctions de chefs de section au bureau de l'état-major. Pour des officiers de carrière ce sera la peine la plus sensible. »

D'après le *Démocrate*, le colonel Sprecher s'est tellement engagé en prenant la défense des colonels Egli et de Wattenwyl et a si catégoriquement approuvé leurs agissements, que sa situation paraît fort compromise; il ne faudrait donc pas s'étonner qu'il donnât à nouveau sa démission et que cette fois celle-ci fût acceptée.

Aux dernières nouvelles, le colonel Egli aurait donné sa démission de chef de section près l'état-major général, mais il n'est pas sûr que l'autorité supérieure accepte son départ sous cette forme atténuée.

L'opinion publique est toujours vivement excitée; à Fribourg, avant-hier, des jeunes gens se sont groupés devant l'hôtel de l'Autriche, où une société allemande a son local de réunion. Des pierres ont été lancées contre les fenêtres. La gendarmerie a empêché qu'on n'enfonçât la porte. Cinq à six personnes ont été arrêtées. De nombreux manifestants sont descendus du côté de l'hôtel de ville; les pompiers ont dû arroser la foule. La manifestation a repris dans la soirée; de nombreux réverbères ont été brisés; la gendarmerie a dû charger la foule, qui s'est dispersée vers minuit.

DERNIÈRE HEURE

C'est le sort de la dynastie qui se joue sous les murs de Verdun

GENÈVE. — Si les Allemands ont cru, par la formidable attaque de Verdun parvenir à impressionner les neutres, ils peuvent voir aujourd'hui combien lourdement ils se sont trompés et combien l'effet produit est différent de celui qu'ils escomptaient. Chaque jour dans la presse neutre on crie plus haut que les vaincus de Verdun sont le kaiser, le kronprinz et l'armée allemande.

« Le kronprinz, écrit la *Gazette de Lausanne*, poussant à la guerre, se disait sûr de la victoire. Que dira le peuple, que dira l'armée, si le demi-échec de Verdun se renouvelle et se généralise, si l'Allemagne, en fin de compte, reste le mauvais marchand de l'aventure où elle a précipité le monde? Ce n'est pas seulement l'Allemagne, c'est la monarchie, c'est la dynastie qui jouent sous les murs de Verdun une importante partie. Le kronprinz n'a pas tort de s'acharner à la conquête d'une victoire; le trône de Prusse en sera consolidé ».

Et le colonel Feyler, dont la prudence de jugement et la modération d'expressions sont proverbiales, écrit, ce soir, presque brutalement, dans le *Journal de Genève* :

« Inutile d'attendre plus longtemps; on peut conclure : l'attaque de Verdun a échoué. Si les Allemands prétendent emporter la position, ils devront tenter l'aventure une seconde fois. La bataille est pour eux un insuccès stratégique, rien n'étant changé dans la situation générale des armées; à ce point de vue, les pertes ont été gratuites; elle est un insuccès politique, le gouvernement allemand ne pouvant tirer aucun parti de l'événement pour aucune proposition de paix : à ce point de vue aussi les pertes ont été gratuites. Elle est un échec moral, les troupes allemandes devant reconnaître l'insuffisance de l'effort accompli malgré sa puissance et leur esprit de sacrifice tandis que les troupes françaises puisent dans cette constatation un réconfort et un espoir qui compensent, avec bénéfice, probablement, la douleur des pertes éprouvées. Le peuple français reste fort des motifs d'espérer. Le peuple allemand s'aperçoit des motifs de douter. Avant la bataille déjà la partie n'était pas égale, maintenant elle l'est moins ».

Il semble bien, d'ailleurs, qu'à Berlin on se rende compte de l'impasse terrible dans laquelle l'armée vient d'être engagée et où se joue son prestige militaire avec, peut-être, le sort de l'empire et le sort de l'Allemagne.

Le mark continue à baisser

GENÈVE. — Le mark a encore diminué de 0,25 à la Bourse de Genève, aujourd'hui. Depuis le vendredi 25, jour de l'assaut « irrésistible » des Brandebourgeois, la baisse totale du mark est de 1,45.

Un germanophile norvégien victime d'un attentat

ZURICH. — Le *Lokal Anzeiger* reçoit de Christiania la nouvelle d'un attentat dont aurait été victime le fils de Bjørnson, fort connu à cause de sa germanophilie acharnée.

Le fils du grand Norvégien se trouvait dans une petite localité de la Suède où il s'appropriait à faire une de ses conférences habituelles en faveur de l'Allemagne lorsqu'il fut assailli par un Russe qui le blessa d'un coup de couteau.

Son état, bien que non alarmant, est considéré comme grave.

Nouvel attentat allemand à Rhode Island

NEW-YORK. — Un incendie a éclaté hier soir dans les bâtiments du journal *la Providence*, à Rhode Island. Les dégâts sont considérables. Une explosion a suivi l'incendie. Les flammes ont gagné la salle de rédaction. La police affirme que l'incendie est dû à une main criminelle, le journal ayant conduit une campagne antiallemande.

La conscription des hommes mariés en Angleterre

LONDRES. — On annonce, de source autorisée, qu'une proclamation sera publiée avant dimanche, appelant sous les drapeaux les hommes mariés entre 19 et 26 ans.

Le Congrès américain délibère sur la guerre sous-marine

WASHINGTON. — Le Sénat américain discute l'ordre du jour de M. Gore, enjoignant aux Américains de ne pas voyager à bord des navires marchands armés. On espère que cette question sera repoussée par le Sénat à une grosse majorité.

A la Chambre des Représentants, l'opposition faiblit : on suppose que cette assemblée suivra, samedi, la ligne de conduite du Sénat, donnant ainsi au président pleins pouvoirs pour appliquer sa politique.

Les républicains des deux assemblées uniront leurs votes à ceux des chefs de l'administration.

D'après le correspondant de la *Morning Post*, à Washington, M. Wilson est fermement résolu à régler le différend existant entre les Etats-Unis et l'Allemagne. En d'autres termes, la question est de savoir si c'est lui ou le comte Bernstorff qui remplit les fonctions de président de la République et si désormais Washington doit être aux ordres de Berlin.

Un aven allemand

Le *Tagliche Rundschau* avoue que l'Allemagne ne possède contre l'Angleterre aucune autre arme que les sous-marins, qui doivent agir de toutes leurs forces pour obtenir un résultat quelconque. L'Angleterre connaît cette force et cherche déjà à se procurer des navires allemands internés au Portugal pour pouvoir subir quelques pertes sans que le tonnage disponible pour le transport des vivres en souffre.

Une riposte de l'Amirauté anglaise

LONDRES. — L'Amirauté anglaise vient de publier le détail complet des ordres donnés aux capitaines des navires marchands britanniques. Ils sont en contradiction formelle avec les versions données par les autorités maritimes allemandes.

Il ressort, en effet, de ces ordres, que les instructions les plus précises ont été données par l'Amirauté pour que les navires marchands armés ne se servent strictement de leurs canons que pour leur défense et que toutes les précautions soient prises pour la sauvegarde des droits des neutres.

Une lettre de Benoît XV en faveur de la cause anti-esclavagiste

BORDEAUX. — L'*Aquitaine*, semaine religieuse du diocèse de Bordeaux, publie la lettre suivante du pape Benoît XV au cardinal Andrieu :

Comme la ville très florissante qui est le siège de votre dignité passe pour être le centre principal des relations commerciales de la France avec ses colonies d'Afrique, c'est à vous, notre cher fils, que nous adressons cette lettre dans le but d'améliorer autant qu'il est en notre pouvoir la misérable et abjecte condition à laquelle les nègres se trouvent réduits et qui est pour nous, à raison de notre charge apostolique, un sujet de vive sollicitude.

Nous n'avons pas la pensée de nous étendre longuement sur le devoir de travailler à l'abolition du commerce honteux des esclaves; tout le monde sait ce que pour leur venir en aide l'Eglise de Dieu a fait dès le principe, soit en proclamant que la dignité personnelle est la même chez tous les hommes et que tous ont les mêmes droits, soit en prêchant l'affranchissement des esclaves dans l'espérance des biens célestes, soit en instituant des familles religieuses consacrées au rachat des captifs; cependant, il y a lieu de gémir de ce que cette plaie hideuse, cette tache déshonorante bien que supprimée en grande partie subsiste encore à l'heure actuelle dans le corps de la société humaine, aussi convient-il absolument que le siège apostolique continue avec zèle en cette matière les grands services qu'il a déjà rendus au genre humain; c'est pourquoi, jugeant très opportun de confirmer à l'exemple de Pie X, d'heureuse mémoire, le décret de Léon XIII, nous voulons que chaque année, le dimanche de la solennité de l'Epiphanie de Notre Seigneur, partout où sera célébré publiquement le culte divin, une quête soit faite pour le rachat des nègres, et nous croyons devoir insister d'autant plus que l'abondance des fruits déjà perçus nous donne à bon droit l'espoir d'obtenir un jour ce qui importe tant à la cause de l'humanité. Que le libérateur du genre humain Jésus-Christ, nous l'en supplions, hâte ce jour désiré, qu'il accorde ses meilleures récompenses à tous ceux qui, par leurs conseils, leurs démarches et leurs offrandes, auront contribué au succès.

M. Sonnino fait l'éloge de la reine Elisabeth à la Chambre italienne

ROME. — A la Chambre italienne, au début de la séance, M. Sonnino fait la déclaration suivante :

« J'accomplis la triste tâche d'annoncer à la Chambre qu'hier est décédée la reine Elisabeth, veuve du regretté roi Charles de Roumanie, tante du souverain actuel. Le gouvernement s'est empressé d'exprimer au gouvernement roumain ses vives et sincères condoléances, certain de se rendre l'interprète des sentiments du Parlement et du pays vers l'auguste souverain de la Roumanie et le peuple roumain auquel nous unissons des traditions anciennes et une amitié constante.

« La reine Elisabeth, qui, sur le trône, fut la digne compagne du roi Charles, a déployé dans les plus nobles formes de l'art et de la pitié les qualités exquises d'un esprit pénétré de la plus pure doctrine de l'humanité. Je dois aussi rappeler son admirable œuvre organisatrice pour les soins aux blessés de la guerre de 1877-78 et les nombreux instituts de bienfaisance fondés ou développés par elle en Roumanie. Je n'ai pas besoin d'insister autrement sur son œuvre littéraire que tout le monde connaît et qui a assuré la célébrité au nom de Carmen Sylva.

« Je m'incline devant la mémoire de la femme royale qui laisse sa trace lumineuse dans l'histoire de la Roumanie et à la noble nation roumaine j'envoie les témoignages de notre plus grand deuil et de nos regrets. » (Vives et générale approbations.)

Une nouvelle manifestation en faveur de la France

Le vice-président, M. Alessio, qui préside, prend ensuite la parole : « Avant-hier, dit-il, M. Bissoleti a proposé d'envoyer notre salut à la Chambre et à l'armée françaises. Cette proposition a été accueillie par de très vives approbations.

M. Marcora s'est aussitôt conformé au vote de l'assemblée et M. Deschanel lui a répondu par la dépêche suivante :

Monsieur le président, Au début de la présente séance, j'ai eu l'honneur de lire, à la Chambre française, la dépêche que Votre Excellence a bien voulu m'adresser. Les applaudissements unanimes de mes collègues ont salué la généreuse manifestation de la Chambre italienne, et nos âmes ont été remplies de fierté en présence de l'hommage que les représentants de la noble Italie viennent de rendre à l'armée française. Je suis l'interprète de la Chambre tout entière en vous priant de transmettre à la Chambre des députés l'expression de notre vive reconnaissance en y ajoutant le témoignage de notre profonde admiration pour l'héroïsme de l'armée italienne. (Vifs applaudissements.)

Les drapeaux unis des deux nations sœurs nous conduiront au triomphe définitif de la civilisation et de la liberté. La Chambre que je préside m'a donné le mandat de communiquer la dépêche de Votre Excellence au ministre de la Guerre, afin qu'elle soit portée à la connaissance de l'armée française, et le ministre de la Guerre a déclaré, au nom des armées de la République, que les félicitations de la Chambre italienne iraient au cœur de nos soldats. (Très vifs applaudissements prolongés.)

Signé : PAUL DESCHANEL,
Président de la Chambre des députés.

Les ministres et les députés se lèvent et poussent les cris de : « Vive la France! Vive l'Italie! »

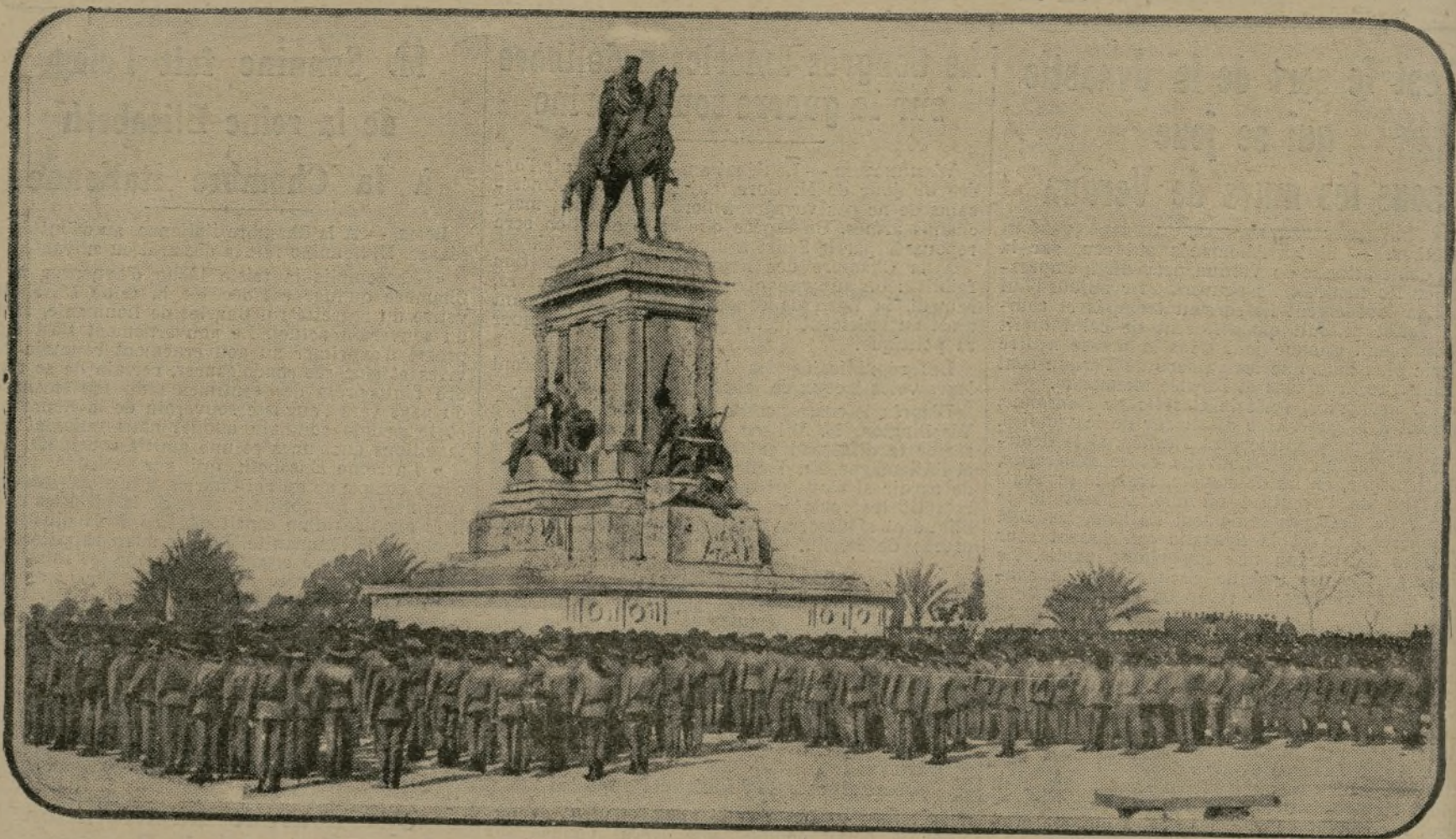
M. Alessio ajoute : « Je crois interpréter les sentiments unanimes de la Chambre italienne en confirmant notre salut à la Chambre française et à la noble armée de France. (Applaudissements.) Les deux armées seront unies dans une seule pensée, la pensée du triomphe de la liberté et de la civilisation. » (Très vifs applaudissements prolongés.)

M. Marcora dit qu'il croit interpréter les sentiments de ses collègues en priant M. Sonnino d'adresser les condoléances de la Chambre italienne au roi de Roumanie et au ministre des Affaires étrangères roumain au sujet de la mort de la regrettée reine Elisabeth.

Ni Djemal pacha, ni Liman von Sanders ne v'ont commander les troupes turques en Asie-Mineure

BUCAREST. — Des difficultés se sont produites à Constantinople en ce qui concerne le commandement des renforts envoyés en Asie-Mineure. Successivement Djemal pacha et Liman von Sanders ont refusé de prendre le commandement. Finalement, Enver pacha se serait décidé à aller se mettre lui-même à la tête des troupes.

A Rome. — Le serment des jeunes soldats



A Rome, devant le monument de Garibaldi, sur le mont Janicule, les bersaglieri de la dernière classe appelée prêtent leur serment de fidélité au roi et à la patrie.

D'Erzeroum à Trébizonde



SUR LA ROUTE DE TRÉBIZONDE



TYPES D'HABITANTS D'ERZEROUN



LA NEIGE A ERZEROUN



UNE RUE D'ERZEROUN EN HIVER

Les nouvelles restent toujours excellentes du front arménien où les Russes poursuivent sans relâche leur rapide marche en avant vers la ville de Trébizonde, déjà évacuée par la population civile.

LES LOYERS A LA CHAMBRE

Le gouvernement fait des réserves
sur le texte de la commission

La discussion sur les loyers va-t-elle être interrompue par un renvoi du projet à la commission? On pouvait poser la question, hier soir, après le discours du garde des sceaux qui, exposant les vues du gouvernement, avait formulé des réserves très nettes sur certaines des dispositions contenues dans le texte de la commission.

Après avoir justifié les décrets moratoires, M. René Viviani a formellement contesté la thèse, d'après laquelle l'Etat, ayant enchaîné par le moratorium le droit du propriétaire, se trouverait dans l'obligation d'indemniser ce dernier. C'est là confondre la cause avec la conséquence, a-t-il dit. L'Etat n'a pas créé un fait : il l'a constaté et enregistré. Jamais les propriétaires n'auraient pu poursuivre leurs locataires sans se heurter à l'insolvabilité écrite dans le moratorium et sans troubler l'ordre public.

Abordant les dispositions du projet, le garde des sceaux déclare qu'il lui paraît préférable de revenir à la conception du gouvernement qui, au mois de mai, avait déposé un projet de loi envisageant le problème de la résiliation et, deux mois plus tard, un second projet envisageant la réduction des loyers.

Si j'osais suggérer à la Chambre une méthode, dit-il, je lui demanderais de voter d'abord la question de la résiliation, de réserver de statuer sur la question des tribunaux arbitraux, et de réserver l'article 12. Puis, pendant que le Sénat examinerait la partie du problème sur laquelle la Chambre aurait délibéré, nous aborderions la question de la réduction.

Cette première porte ouverte au renvoi à la Commission, M. Viviani adhère aux idées générales du projet de celle-ci, sous la réserve de critiques de forme importantes.

La principale de ces critiques concerne l'article 12 qui porte en substance que, devant le tribunal arbitral le locataire aux prises avec le propriétaire, pourra réclamer une réduction pouvant aller jusqu'à l'exonération totale. Le garde des sceaux trouve ces formules trop larges et trop vagues.

Le mobilisé est dans une condition spéciale, dit-il, que l'exception de mobilisation soit d'ordre public ou d'ordre privé.

A ce mobilisé, je dis : « Non seulement si tu es commerçant tu n'as pas pu exercer ton commerce, mais même ton habitation privée, tu as été privée de son usage, par la réquisition la plus haute, celle de la personne. »

Quant au second paragraphe, nous dirons qu'il faut pour prétendre à cette réduction que vos ressources soient en disproportion évidente avec l'ensemble de vos charges et de vos besoins.

M. Viviani estime que le projet contient des lacunes et des imprécisions. La situation des locataires assistés, à Paris, n'y est pas réglée; les réfugiés n'y sont pas compris; les dispositions concernant les petits loyers peuvent provoquer des assignations nombreuses.

J'ai dit que par le moratorium nous avons maintenu intact le moral de la population, déclare-t-il. Si votre projet, au lieu de les prévenir, déclenche des troubles sociaux, vous aurez réglé la question des loyers au point de vue civil, mais vous aurez créé une situation que nous ne voulons pas entrevoir.

Le garde des Sceaux convie la Chambre à un débat objectif et impersonnel, en ayant en vue, non pas des propriétaires et des locataires, mais des citoyens libres et égaux devant le droit. Il termine par cette péroraison très applaudie :

Ceux qui se battent en ce moment à la frontière, se battent pour les pierres, se battent pour la terre, se battent pour des intérêts, pour des jouissances qui peuvent être accumulés sur le sol de la France.

Où, la France est une et indivisible; elle est représentée dans ses champs, dans ses maisons, dans ses fortunes, dans ses trésors artistiques. Mais le problème est plus haut et la lutte est plus grande; ils se battent pour un droit qui repose depuis des siècles sur le sol de la France, ce que nous ont laissé les aïeux à travers toutes les disparités de notre histoire, ce qu'ils ont forgé par le fer et par le feu; c'est l'héritage que l'on peut décrire d'un mot; de Louis XI à Richelieu et de Richelieu à la Convention, l'unité nationale moderne, que nous devons maintenir intacte comme un dépôt sacré; c'est pour la maintenir et c'est pour la défendre qu'à l'heure actuelle, formant un rempart indestructible et inflexible, nos enfants sont à la frontière, essayant d'arracher de leurs mains ensanglantées, aux étreintes d'une bestialité atavique, tout l'idéalisme du monde.

Avant M. Viviani, M. Paul Beauregard avait apporté son adhésion en principe au projet, sous réserve de questions de détail à discuter; M. Louis Dubois avait plaidé la cause des petits locataires dont beaucoup sont mobilisés.

On continuera mardi.

Une interpellation sur l'espionnage allemand en France

M. Gaudin de Villaine, sénateur, a déposé une demande d'interpellation sur l'espionnage allemand en France et en particulier à Paris.

Meurtrier par amour filial

Le 27 décembre 1915, Armand Debisschop, 19 ans, cavalier au 7^e dragons, fils de l'ancien inspecteur principal de la Sûreté parisienne, venait chez sa mère, 59, boulevard Lefèvre, en permission de six jours. C'était sa première permission depuis le moment où il s'était engagé, au début de la guerre.

Le jeune homme savait que, depuis le mois de septembre 1914, son père était allé habiter 27, rue de Moscou. Dès son arrivée, Mme Debisschop confia à son fils la douleur que lui causait cette séparation.

Armand Debisschop se rendit, le lendemain, accompagné de sa mère, au siège de l'agence Debisschop, 15, rue Auber, dans l'espoir d'une réconciliation. Le père promit de revenir au domicile conjugal dans trois jours. Mais il n'avait fait qu'une promesse.

Le 31 décembre, Mme Debisschop chargeait son fils de se rendre rue de Moscou, pour obtenir que son mari lui signât une autorisation afin qu'elle pût se livrer à des actes de commerce en vue de subvenir à ses besoins et à ceux des deux autres enfants demeurés avec elle.

Le jeune homme, en tenue civile, se rendit donc au domicile de son père. En l'absence de ce dernier, il fut reçu fort mal par une dame Ida Roche. Une scène violente se produisit, lorsque entra l'ancien inspecteur, qui voulut s'interposer. La dame Roche, qui s'était munie d'un revolver, en menaça Armand Debisschop, tout en l'accablant d'injures à l'égard de sa mère et de sa sœur. Affolé, le jeune homme s'arma d'un poignard et en frappa la furie à deux reprises, puis il alla se constituer prisonnier au commissariat voisin. La victime, mortellement atteinte, expira pendant son transport à l'hôpital Lariboisière.

Inculpé d'homicide volontaire, le cavalier Armand Debisschop était traduit, hier, devant le 2^e conseil de guerre.

La déposition des époux Debisschop, aujourd'hui réconciliés, fut des plus émouvantes. Le capitaine Montel, commissaire du gouvernement, en un réquisitoire très sobre, s'est montré sévère pour ce père oublieux de ses devoirs.

M^r Henri Géraud, qui assume la défense du fils, le fait en des termes éloquentes. Il donne lecture d'une lettre écrite des tranchées, le 23 janvier, par le jeune Debisschop à son père, pour le conjurer de revenir à la vie familiale. La lettre se terminait par cet appel émouvant : « Mon cher papa, que je puisse au moins aller aux premières lignes de feu tranquille, que je puisse mourir tranquille et ne pas penser, en mourant, que ma mère va encore souffrir. »

L'auditoire, profondément ému, s'attendait à un verdict d'acquiescement, et il a été quelque peu déçu par la condamnation à un mois d'emprisonnement prononcée contre ce fils, meurtrier par amour filial.

Le crime d'un soldat belge

Le conseil de guerre de l'armée belge a, dans sa dernière audience, jugé le soldat Denis, chasseur à pied, qui, pris de boisson, tua d'un coup de fusil, dans la nuit de Noël, M. Lefebvre, cabaretier à Saint-Folquin (Pas-de-Calais).

Après plaidoirie d'un jeune avocat belge, la Cour, ne retenant que le fait de coups et blessures ayant occasionné la mort sans intention de la donner, a condamné Denis à cinq ans de réclusion et à la privation de ses droits civils et politiques.

Un postier volait les soldats

Devant le troisième conseil de guerre comparait, hier, le postier Sylvain Lacoste, qui volait les coupures de 5 francs adressées aux soldats.

Après plaidoirie de M^r Georges Desbons, le conseil a condamné le malhonnête postier à cinq années d'emprisonnement.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

L'affaire Kuentzmann

Le capitaine rapporteur Rivière a recueilli contre Kuentzmann une nouvelle plainte. Non seulement l'inculpé pratiquait l'escroquerie au faux certificat d'origine alsacienne ou lorraine, mais encore il faisait des dupes parmi les personnes sollicitant leur naturalisation. Avant la guerre, les frais à payer à la chancellerie pour obtenir l'assimilation à la nationalité française s'élevaient à la somme de 180 francs. Or, depuis la guerre, ces frais sont supprimés, ce qui n'empêchait pas Kuentzmann de se faire verser cette somme.

Depuis de nombreuses années, Kuentzmann vivait d'expédients; c'est ainsi que, pendant les inondations de 1910, il avait fait apposer sur la porte de son appartement, rue de la Clief, une affiche annonçant qu'il recevait les souscriptions. L'enquête a révélé que l'auteur de cet appel en était le seul bénéficiaire.

OBESITÉ
LEIN-TARIN
CONSTIPATION

Ayuntamiento de Madrid

AU SENAT

Les pupilles de la Nation

La discussion du projet relatif aux orphelins de la guerre a repris, hier, devant la Haute-Assemblée.

M. de Las Cases s'est préoccupé de l'instruction qui sera donnée aux orphelins.

— Il est entendu, dit-il, que la famille pourra élever l'enfant selon la volonté du père. Si le père l'a désiré, l'enfant sera élevé dans l'école libre ?

— Nous sommes tous d'accord, dit M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique.

M. de Las Cases demande si l'enfant, élevé dans l'école primaire libre, pourra concourir pour les bourses de l'enseignement secondaire, et aller soit au lycée, soit au collège libre. La même question se pose, à son avis, pour l'enseignement supérieur. Il faut, dit-il, que cela soit dans la loi.

Cette dernière prévoit, d'autre part, l'obligation de l'autorisation préalable pour les établissements qui se fonderont pour venir en aide aux orphelins de la guerre. M. de Las Cases s'élève contre cette suspicion :

Il y a là, dit-il, un principe inadmissible. Qui donnera cette autorisation ? Le préfet. J'ai certaines craintes à ce point de vue.

Je vous signale la situation suivante : si une personne généreuse veut se dévouer en faveur d'un orphelin ordinaire, elle peut le faire librement ; s'il s'agit d'un orphelin de la guerre, il faut l'agrément du préfet.

Le sénateur de la Lozère n'accepte pas davantage le tuteur social. Il estime que si l'enfant a conservé sa mère, il faut bien garder de toucher à l'autorité de la famille. Les mères n'ont pas besoin du tuteur social; elles sauront toujours trouver les conseils dont elles auront besoin (Applaudissements à droite.)

M. de Lamarzelle pose, à son tour, trois questions précises :

Le tuteur social peut-il ou non être imposé à la mère, à la famille ? demande-t-il. Le texte, en effet, ne le rend pas obligatoire, mais de rapport prive alors la famille du bénéfice de la loi.

La mère qui a accepté un tuteur social a-t-elle le droit d'y renoncer ensuite ?

La mère a-t-elle le droit que possède tout Français au sujet du choix de l'établissement où ses enfants seront élevés ?

La suite de la discussion renvoyée à vendredi prochain, la séance est levée après le vote de l'urgence en faveur d'une proposition de loi de M. Jeunouvrier, ayant pour objet la confiscation des biens de famille des Français qui se sont soustraits à leurs obligations militaires pendant la présente guerre en restant volontairement à l'étranger ou en s'y retirant.

Lyon contre Leipzig

Avec insistance, les autorités municipales de Leipzig conviennent les acheteurs des pays neutres à visiter leur Foire de printemps. A la promesse d'un marché abondamment pourvu de vendeurs vient s'ajouter celle d'une réduction de 25 0/0 sur les tarifs de location et d'hôtel. Quoi de plus symptomatique que ce dernier détail, premier effet d'une concurrence dont les conséquences économiques seront autrement importantes ?

En organisant cette concurrence en pleine guerre, Lyon comptait frapper l'ennemi dans l'une de ses œuvres commerciales vives et servir aussi la cause nationale. Elle a donc vu juste. Notre grande cité industrielle espérait voir aussi son entreprise accueillie avec sympathie. A cet égard, l'attente est largement dépassée. Non seulement la sympathie s'est affirmée avec force, mais, de toutes parts, ont afflué les collaborations.

La Foire de Lyon groupera plus de 800 industriels vendeurs, alors que ses organisateurs en escomptaient timidement 300. La France l'Angleterre, la Russie, l'Italie, le Canada, la Suisse, l'Espagne et la Hollande y seront représentées par une variété de produits qui embrassent les principales branches de l'industrie humaine.

Le projet primitif d'installation exclusive sur les quais du Rhône a dû subir quelques modifications, en raison de l'impossibilité matérielle de construire, en temps voulu, des stands en nombre suffisant. La Foire, qui occupera 3 km. d'étendue sur les quais, a dû envahir, en outre, quelques grands palais ou établissements publics : Palais du Commerce, salle des grands Concerts, Palais de la Mutualité et Palais des Expositions artistiques.

Inutile de dire que le Comité a triomphé de toutes les difficultés, grâce à l'énergique appui du maire de Lyon. Les acheteurs peuvent donc aller à Lyon en toute assurance. En plus d'une organisation originale et pittoresque, ils trouveront l'occasion de conclure d'intéressantes affaires et de s'affranchir de l'envahissement germanique.

La lutte se prolonge âpre et tenace, au nord de Verdun



LA CONSTRUCTION D'UN ABRI BLINDE



LE KRONPRINZ (C) SUR LE FRONT OCCIDENTAL



UN GUETTEUR EN PREMIERE LIGNE



COMMENT ON RAVITAILLE LES MITRAILLEUSES



LA SOUPE CHAUDE AUX AVANTS-POSTES



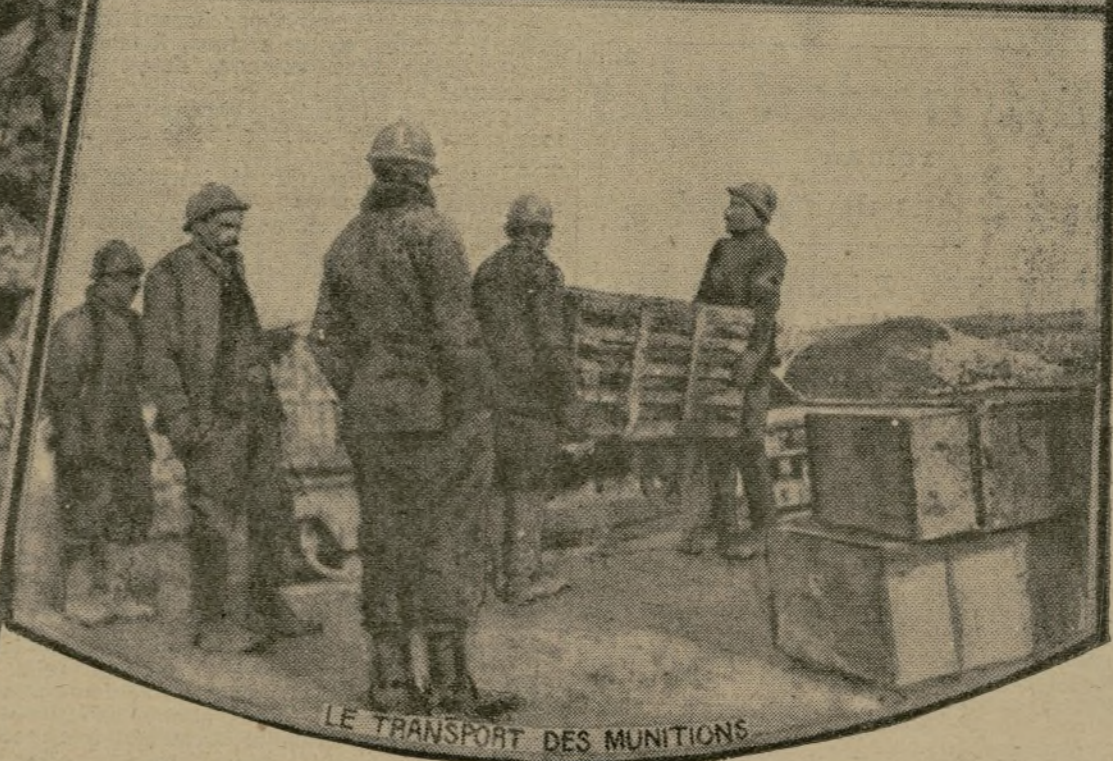
UN DECAUVILLE POUR LE TRANSPORT DES BLESSES



LE JUS AUX PREMIERES LIGNES



LES LANCEURS DE GRENADES



LE TRANSPORT DES MUNITIONS

L'Allemagne s'est déclarée décidée à mettre fin à la guerre coûte que coûte, et elle a prétendu « avancer ses affaires » en attaquant et en attaquant encore sur le front occidental, notamment dans la région de Verdun. Ces attaques sont toujours contenues

Ayuntamiento de Madrid

par nos braves. Le kronprinz s'énervait d'un insuccès que ne parviennent pas à corriger, dans l'opinion publique allemande, les communiqués savants où la vérité disparaît sous les fleurs

L'étrange contestation

A Lucien Hooreman.

Il y a deux sortes de sauvages, déclara de sa belle voix mâle, que relevait un soupçon, très sympathique, d'accent belge, le capitaine Stermans, le glorieux blessé des combats de l'Yser ; il y a deux sortes de sauvages : ceux qui se disent civilisés, et les autres, ceux qui vont tout nus, les vrais.

Je préfère infiniment ces derniers. Que voulez-vous ? ils ne savent pas, ils sont ingénus, innocents en quelque sorte, même dans leurs accès de férocité. Mais, au moins, ils ne nous rasant pas avec leur « culture » ; ils ne mettent pas de lunettes pour écrire des papiers où ils prouvent que ce sont les gosses aux mains coupées « qui ont commencé ».

D'ailleurs, je les ai connus, les vrais sauvages, lors de mon séjour au Congo. Eh bien ! je vous assure qu'ils ont un bon sens que les « Boches » n'auront jamais. Ils reconnaissent la supériorité des vrais civilisés. Lorsque passe un Français, un Anglais, un Belge, ils s'inclinent ; ils savent que ces gens-là sont d'une autre race. Allez donc faire comprendre ça à un Allemand ?... Vous me direz que c'est le prestige du souvenir, mais je crois pouvoir vous assurer qu'il n'en est rien, et que je juge les choses avec calme : je donnerais la peau de tous les Allemands du monde pour celle de mes amis Fataki et Boundouki, qui étaient pourtant anthropophages, là-bas, au fond du Congo, chez les Nyam-Nyama.

Pauvre Boundouki ! Je le vois encore, tel qu'il est arrivé un matin dans ma case, suant d'indignation et de colère, tandis que mes boys avaient toutes les peines du monde à protéger de sa violence son ennemi Fataki, chef comme lui, mais d'une tribu voisine.

Je les calmai de quelques bonnes paroles, leur offris des cigarettes et les priai de m'expliquer le motif de leur contestation.

— Tu sais fort bien, me dit Boundouki que jusqu'alors nous avons vécu, Fataki et moi, en bonne intelligence. Lui, il est le chef à Dongou, à six lieues d'ici, moi je suis le chef à Nyangara, où tu es le grand juge blanc. Toi, tu juges, et nous deux nous gouvernons. C'est bien ainsi la vérité ?

— Parfaitement, accordai-je.

— Tu vas comprendre facilement que Fataki n'a pas été loyal avec moi. Autrefois, sa tribu, comme la mienne, mangeait les guerriers ennemis tombés dans la bataille. Rien de plus simple. Mais un jour vous êtes venus, vous autres, les Blancs, et vous avez dit : « Il n'y aura plus de batailles ». Et cela nous a beaucoup embarrassés, parce que nous ne savions plus qui manger, la coutume nous interdisant de faire cuire ceux de notre tribu.

— Alors ?

— Alors, nous nous sommes adressés au Père van Ternout, le bon missionnaire, un vrai brave homme, toujours prêt à rendre service et qui m'a guéri des fièvres quand j'étais petit. Il nous a dit : « C'est bien simple. Ne mangez plus d'hommes ». Mais tu comprends que, même pour lui faire plaisir, nous ne pouvions pas faire ça, parce qu'à la longue, n'est-ce pas, quand on ne mange jamais, jamais d'homme, on devient faible comme un petit enfant. Ce ne sont pas des choses à essayer. On peut tomber malade.

— Ensuite ?

— Eh bien ! Fataki et moi nous nous sommes arrangés. Nous échangeons nos morts. Mon peuple mange les siens, et son peuple mange les miens. Comme ça, rien n'est perdu. Le sang des braves coule dans nos veines, et nous sommes en règle avec la coutume.

— Sans tuer personne ! fit remarquer Fataki.

— Mais un jour, reprit Boundouki, implacable, un jour (et c'est l'année dernière), nous avons perdu à Nyangara quatre hommes de plus qu'ils n'en ont perdu à Dongou. Cela fait que Fataki me redoit quatre cadavres.

— Je ne puis pourtant pas, objecta l'adversaire, tuer quatre guerriers, ou même quatre simples femmes, pour faire le compte égal. C'est pourquoi je t'ai proposé de cesser le contrat.

— Ah ! non ! s'écria Boundouki, indigné. Cesser le contrat ! Tu l'entends, juge blanc, tu vois comme il est fourbe... Alors, il veut garder pour lui la différence ?... Ce serait trop commode.

— Non, je te donnerai huit chèvres pour ce qui te manque. Et nous déchirerons le contrat.

— Je ne veux pas de tes huit chèvres. Ça ne fait pas du tout le même effet...

J'essayai d'intervenir. Mais ils étaient tellement montés l'un et l'autre, qu'ils ne m'entendaient même plus. Des deux, pourtant, Fataki était le plus conciliant :

— Ecoute, Boundouki, s'écriait-il, et comprends-moi. Si, l'année prochaine, il te meurt encore deux guerriers de plus qu'à moi, je suppose, ça fera six que je te redevrai, si nous ne cessons pas le contrat. Et alors, nous n'en sortirons jamais. Tandis que, si tu consens, dès que je les aurai morts, les quatre hommes qui te manquent, je te les fais envoyer, et nous sommes quittes...

— Non ! non ! hurla Boundouki, au comble de la rage. Je n'ai pas besoin de tes chèvres. Je veux ce qui m'est dû. Arrange-toi comme tu voudras. Du reste, le blanc est là, il sait bien que tu as tort.

— Eh bien ! moi, conclus-je en prenant ma voix la plus solennelle, je vais vous dire ce qui vous est dû, en effet, à l'un et à l'autre. Vous allez passer huit jours aux fers, dans ma cave. Ça vous apprendra à faire de l'anthropophagie à l'insu du gouvernement général. Le contrat est rompu d'office. Tant pis pour qui n'est pas content. Et, à partir de diman-

che, défense expresse de manger qui que ce soit, sous peine de mort. C'est compris ? Rompez...

... Au bout de huit jours, leur peine purgée, je les fis comparaître et, avant de leur rendre leur liberté, tentai de leur faire comprendre ce que leur conduite avait de monstrueux. Hélas ! je dois le reconnaître, ils ne le comprirent jamais.

— Nous ferons ce que tu voudras, dirent-ils, parce que tu es le Blanc : le plus intelligent et le plus fort. Mais tu ne peux pas dire que nous faisons le mal. Nous n'avons tué personne, je t'assure. On les laissait mourir.

Et sur ce mot sublime, ils s'en retournèrent gouverner leurs peuples. Mais, du moins, ils ne les mangèrent plus. Ils avaient donné leur parole. C'est là, voyez-vous, qu'est leur supériorité sur les Allemands. Ils savent que c'est nous qui avons raison, Les Allemands, jamais.

Francis de Miomandre.

Si vous êtes faible, anémique, nerveux, abattu, WINCARNIS vous donnera une nouvelle santé et une nouvelle vie

Si vous êtes faible, Wincarnis vous offre une nouvelle force. Si vous êtes anémique, Wincarnis vous offre un nouveau sang, riche et bien rouge. Si vous êtes nerveux, Wincarnis vous offre une nouvelle vigueur nerveuse. Si vous êtes abattu, Wincarnis vous offre une nouvelle vitalité. Si vous êtes un malade, Wincarnis vous offre une nouvelle vie. Parce que Wincarnis (le vin de la vie) possède un quadruple pouvoir. C'est un tonique, un fortifiant, un créateur du sang et une nourriture des nerfs. Le tout combiné dans une riche et délicieuse boisson créatrice de vie. C'est pourquoi plus de 10.000 docteurs recommandent le WINCARNIS.

Pendant plus de 30 années, Wincarnis a donné une nouvelle santé et une nouvelle vie à des millions de souffrants. En ce moment de nombreuses personnes retrouvent journellement la santé et le bonheur en employant le Wincarnis. Et des milliers de nos braves blessés retrouvent de nouvelles forces et une nouvelle vie en prenant le Wincarnis, qui est employé dans les hôpitaux du monde entier. L'incomparable popularité du Wincarnis vient de ce fait qu'il produit bien tous les effets annoncés. Il crée réellement une nouvelle vigueur nerveuse, il crée réellement une nouvelle vitalité et donne une nouvelle vie.

Wincarnis n'est pas un luxe, mais une véritable nécessité pour tous ceux qui sont faibles, anémiques, nerveux, abattus, pour tous ceux qui sont affaiblis par la vieillesse, qui sont martyrs par les mauvaises digestions, qui sont malades, et à tous ceux qui sont déprimés et moroses.

Ne souffrez pas inutilement, profitez de la nouvelle santé offerte par Wincarnis. Tous les pharmaciens vendent Wincarnis. Essayez une seule bouteille.

#FUELLETON D' « EXCELSIOR » DU 4 MARS 1916

L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

Le Monde

XII

— Voyons, Charles, riposte grand-père un peu nerveux. Je ne sais pas ce que tu fais des principes d'hospitalité qui ont toujours été en honneur aux Jaudonnières. Ce garçon pouvait ne pas avoir le temps d'attendre notre déjeuner de midi : ce n'était pas une raison pour le laisser partir à jeun ! Je suis désolé que tes frères et moi nous nous soyons trouvés justement absents. Cela ne se serait pas passé ainsi ! Aussi bien, mesdames mes filles et mes petites-filles, permettez-moi un reproche : Comment se fait-il qu'aucune de vous ne se soit trouvée présente à ce moment-là ?

Protestations, rumeurs !

— Mais, mon père, nous étions prêtes ! Seulement nous ne savions pas ! on ne nous a rien dit !

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des Beaux-Arts de France.

— Lorsque j'ai appris par hasard la présence de M. Markinsen, ajoute maman, il était déjà en selle ! Charles, bien entendu, s'était gardé de m'annoncer sa visite !

Pauvre papa ! Il sent que chaque parole de maman cache un sous-entendu ! Il se défend piètrement.

Grand-père, heureusement, intervient avec son autorité bienveillante :

— Allons ! Allons ! il ne faut pas demander aux savants d'être des gens pratiques ! Nous rachèterons cela, demain, en faisant au général Lanoü et à son aide de camp le plus aimable accueil. Jacqueline ! je vous divre ma basse-cour, ma cave et mes pâtés !... Il faut que le 10^e hussards conserve un bon souvenir de son passage aux Jaudonnières ! Quant à vous, mes petites-filles, faites briller toutes les séductions de votre grâce, je vous le permets ! et, malgré notre deuil, on dansera un de ces soirs : votre chère grand-mère l'aurait voulu ainsi !

La bonne grâce de notre aïeul a rasséréiné tous les fronts. Maman a le triomphe pitoyable, elle ne pense plus à accabler papa ! Lui n'a que trop conscience de sa faute, surtout lorsque François lui dit, en passant, dans le creux de l'oreille, avec cette familiarité respectueuse qui caractérise nos vieux serviteurs :

— Que Monsieur Charles se fasse donc pas tant de mauvais sang ! y mourra point de faim, à c't'heure, qu'il y aie un bœuf militaire ! Je l'avions vu, vers onze heures et demie, attablé à Vieux-Cerier, chez le père Dubois ! Y cassait une croûte soignée avec un poulet aux oignons, une omelette au lard et une bonne bouteille de p'tit vin gris ! Y peut bien retourner à Saint-Claud pour son rendez-vous ! c'est pas la force qui lui manquera ! M. Charles n'a pas l'air convaincu ! Il est certain

que c'est plutôt regrettable qu'un hôte des Jaudonnières se soit trouvé dans le cas d'aller se reconforter au village. Ah ! si c'eût été tout autre que ce gêneur de Markinsen, tout savant et peu pratique qu'il est, M. Charles aurait su dignement remplir ses fonctions de maître de maison, c'est certain !

Et Janine ? Que dit-elle de tout cela ? Janine, ne parle guère mais elle pense que ce noble guerrier sait admirablement se rendre intéressant ! Ce départ hâtif, avec la seule satisfaction du devoir accompli, cet empressément de montrer à la jolie bergère qu'il se gardait bien d'être importun, c'est rudement combiné ! Domage que François ait éventé la mèche du poulet sauté et de l'omelette au lard ! Cela porte une légère atteinte à cette poétique sentimentalité.

Après tout, il serait cruel de demander à ce lieutenant de se laisser mourir de faim pour les beaux yeux de Janine !

L'amour et l'eau fraîche !... c'est vieux jeu, ça, mes enfants.

8 septembre.

Ah ! nous sommes dans tout le feu de la bataille ! ça sent la poudre, et, ma foi, ce n'est pas pour me déplaire ; mes narines palpitent au contact de ce parfum guerrier ! Je ne me savais pas l'âme si belliqueuse ! le sang des de Bray, tous marins ou soldats, coule brillant dans mes veines ! Où donc avais-je trouvé que le bruit du canon me faisait peur, et qu'en savais-je ?

Ce matin, à huit heures et demie, sous la conduite de grand-père, nous sommes descendus à Vieux-Cerier, afin d'assister à l'arrivée des soldats. Maman et mes tantes demeuraient aux Jaudonnières pour les derniers préparatifs. Louis est parti à cheval, dès le petit jour, en reconnaissance, lui aussi ! Je lui souhaite de rencontrer une ber-

A L'HOPITAL

Le soir, sur la terrasse

La nuit tombe sur le grand jardin de l'hôpital. Près la soupe du soir, les malades et les blessés — bontés bandés, bras en écharpe, jambes qui traînent, quilles et bâtons — font un dernier tour et fument une dernière pipe. Leurs uniformes d'hôpital grosse bure grise leur donnent de vagues airs de forçats avec pour pré-

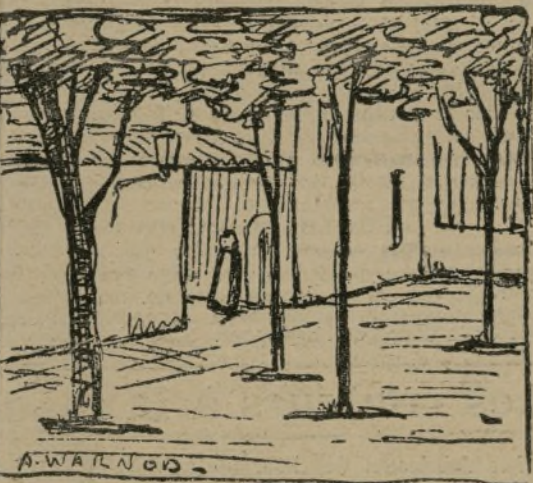


ciser encore cette ressemblance deux lettres énormes, H. M., timbrées en noir sur le plastron de la chemise. Ils vont par petits groupes, traînant des galoches de cuir jaune toujours beaucoup trop grandes pour celui qui les porte.

Sous la voûte, ils s'arrêtent et dociles font la queue pour attendre que s'ouvre la petite porte de la cantine. On peut y acheter du chocolat, du tabac, des cartes postales et surtout des journaux — ce sont eux qu'on attend avec impatience.

Cette cantine s'ouvre de temps en temps pendant une demi-heure, puis se referme, implacable; mais avoir été dans les tranchées, d'avoir eu affaire aux mercantils du front, les blessés qui sont là ont acquis une magnifique philosophie; ils savent que tout ce qui est civil possède une mystérieuse puissance et ne lorsqu'on leur vend quelque chose c'est une grâce qu'on leur fait.

Enfin, voici les journaux. On parcourt le Communiqué et, comme il ne fait plus assez clair pour



lire dehors, on met son journal dans sa poche et la pipe au bec on s'en va flâner au bout du jardin, sur la terrasse.

C'est une terrasse qui donne sur un autre jardin en contre-bas au bout duquel s'élève le bâtiment où couchent les infirmiers. Elle est plantée d'arbres, symétriquement disposés et soigneusement taillés.

Il y a des bancs de distance en distance et au milieu, sur un socle carré, la statue d'un homme illustre, debout, et qui a l'air de s'ennuyer; mais il fait déjà trop nuit pour qu'on puisse lire son nom gravé dans la pierre. On se croirait sur le mail d'une petite ville de province. L'heure sonne à l'horloge d'un bâtiment neuf et comme un écho le carillon de la vieille église répond en cascades harmonieuses.

Dans l'ombre grise et douce, les malades vêtus de gris causent doucement, assis sur les bancs ou bien se promènent à petits pas. Au passage, on entend quelques mots de leurs conversations; c'est comme si on entraînait un peu, pour quelques secondes, dans leur intimité :

— Moi, je n'aurais pas qu'il me fasse l'opération et puis après j'ai bien voulu pour en être débarrassé, seulement elle n'a pas réussi, l'opération, alors il faudra qu'il la recommence, je n'en finirai jamais.

— ... Le capitaine, il a dit comme ça : « Les gas, c'est peut-être aujourd'hui qu'on casse sa pipe. On s'en fout, c'est pour la France. » Des boniments comme ça, il y a des moments où ça fait de l'effet tout de même.

— ... On croyait que dans le village il y avait des chasseurs à pied, alors on était peiné, on ne se gardait pas de côté-là, et puis le matin on a vu que c'était des Boches; qu'est-ce qu'on a pris !

— ... Tu n'as qu'à descendre la rue, tu tournes à droite; tu vois un café, c'est à côté : un bath bistro, mon vieux. Là tu es tranquille : pour tes vingt-trois sous tu as ton litre, un biftek et des frites.

Il fait tout à fait nuit, les fumeurs avec leurs cigarettes trouent le noir de points rouges et tout d'un coup, derrière soi, comme par la baguette magique d'une fée, de l'autre côté du jardin, tout s'illumine; il semble qu'on donne une grande soirée dans l'immense bâtiment dont subitement, comme par enchantement, toutes les fenêtres viennent de s'éclairer à giorno. On vient d'allumer l'électricité.

Dans la nuit, voilà que monte un chant; c'est une mélodie dont le rythme, soudain, se précipite et s'accélère. Il y a d'abord une seule voix qui pousse comme une plainte et puis un refrain tumultueux repris en chœur par plusieurs voix. Des ombres, qui se démènent et qui se trémoussent, se distinguent vaguement sans qu'on puisse encore préciser quels sont les exécutants de cet étrange concert. Mais une



lanterne est accrochée au-dessus de la porte du poste dans lequel des soldats en tenue de campagne montent la garde ou jouent aux cartes, et cette lanterne fait sur le sol un grand espace clair. Les chanteurs vont entrer dans ce cercle lumineux; les y voici et, tout ébloués de cette lumière crue qui accentue les taches et les ombres, voilà qu'apparaissent des nègres. Ce sont des tirailleurs sénégalais, coiffés de la chéchia rouge, vêtus de l'uniforme d'hôpital, qui chantent et dansent à la mode de leur pays. C'est toute une bamboula, des jambes et des bras qui font des gestes d'épileptique avec des cris stridents, des éclats de rire et des claquements de mains sonores.

Ils sont maintenant en pleine lumière et, vue dans ses moindres détails, la scène est encore plus saisissante qu'on ne pouvait se l'imaginer. Tous ces nègres sont des blessés en traitement et la plupart ont des blessures au visage. Il y a des bras en écharpe, des mains dans des bandes; mais ce qu'il y a surtout, ce sont des têtes enveloppées de gaze, des nez coupés, des yeux morts derrière des lunettes noires, des mâchoires de travers, à moins qu'une balafre sabrant la face, ou le trou qu'a fait un éclat d'obus ouvrant une joue, n'ait laissé des cicatrices horribles figeant l'expression dans un ricanement perpétuel. C'est toute une bamboula, mais une bamboula qui semble sortie des ancêtres et dansée dans un cauchemar...

Cependant, au bruit qu'ils font, le sous-officier de garde paraît à la porte du poste, et comme un furieux crie et s'agite. Les nègres se taisent et s'effacent dans la nuit vers leur dortoir.

Il est tard, il faut se hâter de gagner son lit avant que l'infirmier n'ait mis toutes les lampes en veilleuse.

André Warnod.

Communiqués

L'Union des Femmes de France (comité du sixième arrondissement) donne au bénéfice de l'Hôpital Garibaldi, le jeudi 9 mars, en matinée, une représentation de *Kit* avec le gracieux concours de Max Dearly et la troupe des Bouffes-Parisiens. — On peut dès à présent louer ses places au théâtre des Bouffes-Parisiens ou à l'Hôpital Garibaldi, 125, Champs-Élysées.

L'Association des Membres de l'Enseignement (fondation Taylor) tiendra son assemblée générale annuelle et statutaire dimanche prochain 5 mars, à 2 h. 1/2, dans l'amphithéâtre Descartes, à la Sorbonne.

L'Argus de la Presse, rue Bergère, malgré la guerre qui a appelé sous les drapeaux tous ses collaborateurs, n'a jamais, un seul jour, interrompu son travail de collections; le personnel féminin, qui est resté, a acquis désormais une expérience de dix-huit mois qui lui permet d'assurer intégralement le jeu normal de tous ses services.

COMPTABILITE 53, rue de Rivoli, 53 PIGIER PARIS

gère matinale, mais je plains la bergère, si, comme moi, elle a l'âme trop sensible !

A neuf heures, heure militaire, les troupes ont fait leur entrée dans le bourg. Les fantassins d'abord ! Au son de la marche *Sambre-et-Meuse*, nos petits pioupious défilent, le pas alerte, bien cadencé, heureux de sentir l'étape terminée. Pas un trainard ! Beaucoup fredonnent en mesure l'air de la marche guerrière; quelques-uns, le sourire aux lèvres, ont aussi une gaieté dans les yeux, à se voir admirés par de belles dames, matinales en leur honneur.

Le drapeau passe! Sous le vent du matin il se gonfle joyeux! Grand-père et ses fils saluent très bas, le geste grave; Nono et son frère, un peu en retard, se hâtent d'imiter. Nos paysans, malgré la crainte de prendre un coup de frais, pour faire comme not' mossieu, se découvrent quand même « un p'tit ! » J'ai le frisson! Je pense à Nono, mon filleul, lorsqu'il sera soldat! Je le regarde : en ce moment il est pâle et ouvre de grands yeux attentifs. Je le sens sous pression, nos yeux se rencontrent, il ne se contient plus, et, subitement cra-moisi, il jette son béret en l'air en hurlant à pleins poumons : « Vive la France ! » Puis tout de suite après : « Dis, Janine, où est la cantinière ? »

J'avoue que je ne la vois pas et qu'elle ne m'occupe guère. Les troupes s'éloignent en bel ordre; la musique s'éteint peu à peu, la brise, par instant, nous en apporte quelques lambeaux.

Tout à coup, les petits qui s'étaient éloignés reviennent très excités :

— Les dragons! les dragons qui arrivent par un autre chemin! on voit leurs casques !

Eh bien ! et les hussards ?... Que font-ils, les hussards ?

Ce sont bien les dragons, en effet ! Ils avancent au trot, sur la route qui s'élargit près du bourg.

Ils soulèvent en passant un grand nuage, et c'est un bruit de piétinement de chevaux, de gourmettes et de mors agités, de sabres qui ferraillent, de trompettes qui sonnent ! Dieu ! qu'ils sont beaux ! Les officiers en tenue de campagne, la jugulaire sous le menton, le casque empanaché de la longue chevelure, la moustache gauloise, grise de poussière, font presque tous le salut militaire en passant devant la rosette rouge de grand-père... et ils prolongent le salut, tout au moins le regard, devant le groupe sympathique que forment nos jeunes réunies.

Mais, comme les hussards tardent ! D'un air détaché, je quête quelques renseignements : personne ne sait rien d'eux ! Soudain, Louis débouche d'un raidillon à grande allure; il descend de cheval, nous rejoint sur le talus et communique une nouvelle à grand-père. J'entends :

— Les hussards ne seront pas là avant une demi-heure, mais le général de Lanou, que j'ai rencontré, se rend directement aux Jaudonnières par un chemin de traverse que je lui ai indiqué; je viens vous prévenir, grand-père, je savais que vous teniez à vous trouver au château pour le recevoir !

— Et tu as bien fait, mon petit ! Je rentre tout de suite ! Vous, restez, mes enfants, puisque c'est vous intéresse ! Janine, je t'emmène, ma fille, tu vas être mon bâton de vieillesse ! Je me mêle des autres, ils sont trop excités aujourd'hui !

Et je pense, un peu déçu de manquer l'arrivée des hussards : « Cher grand-père ! Je ne sais si les autres sont excités, mais votre petite-fille, elle, n'est guère calme ! et voilà que vous vous en mêlez, vous aussi, c'est comp et ! Car nous allons tous deux recevoir le général, et son aide de camp, je suppose.

En hâte, nous remontons la côte ensoleillée en coupant par les prés; grand-père a retrouvé ses

jambes de quinze ans, j'ai peine à le suivre. On voit que je ne suis pas dans la plénitude de mes moyens.

Et puis... c'était bien la peine de nous presser, nous arrivons trop tard ! C'est maman qui, l'air important, au fond très satisfaite, nous apprend que ces messieurs sont là depuis cinq minutes.

Précieux, le chemin de traverse de Louis !

Grand-père est désolé :

— Les avez-vous reçus, au moins, Jaqueline ? Ont-ils pris quelque chose ? Les avez-vous invités à se reposer ?

Je continue, un peu mauvaise :

— Avez-vous pensé à leur tub ?

Maman me foudroie d'un regard scandalisé; elle me sent sur l'offensive, et s'inquiète de ne pas me retrouver dans les dispositions de cet hiver.

J'esquive la remontrance en me réfugiant dans ma chambre, heureuse au fond d'avoir échappé à la réception.

Il fait bon chez moi, toutes persiennes closes; le pavillon où nous logeons fait face à un autre pavillon que sépare la largeur d'une cour dallée, ornée de caisses d'orangers, et d'une balustrade de pierres moussues.

Je m'accoude volontiers à ma fenêtre. En cette saison, et à cette heure, la cour du château est pleine d'une ombre un peu humide, dont la fraîcheur monte jusqu'à moi. Entre les pavés usés par le temps, de l'herbe folle croît en toute liberté, rivalisant d'indépendance avec un figuier aux branches envahissantes, qui ombrage, depuis toujours, la margelle d'un vieux puits biblique.

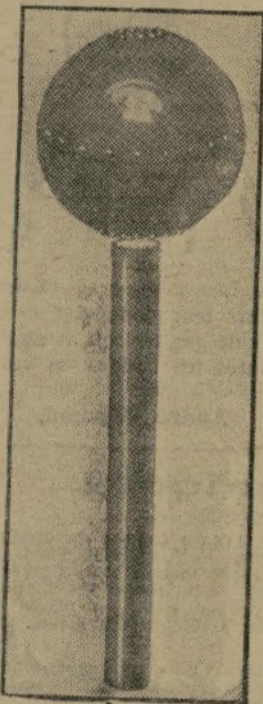
(A suivre.)

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Les obus asphyxiants

Déjà en 1902, l'Allemagne avait tracé sa ligne de conduite future en ce qui concerne l'application des lois de la guerre. Bien qu'ayant participé à tous les congrès où, comme les autres nations, elle avait signé des conventions internationales réglant les engins autorisés dans les batailles, elle s'était réservée à l'avance le droit d'user de tous les moyens susceptibles de lui assurer la victoire. L'état-major allemand osait en effet affirmer sans ambages à cette époque que seule la crainte des représailles peut empêcher un des belligérants d'observer les traités internationaux. Il en a donné amplement la preuve pendant le conflit actuel; bien qu'ayant adhéré aussi à l'article de la Convention de La Haye qui interdit de se servir de projectiles ayant pour but unique de répandre des gaz asphyxiants ou délétères, il n'a pas hésité une seconde à se servir de tels projectiles lorsqu'il a pensé en retirer une supériorité manifeste.

D'ailleurs, l'emploi des obus asphyxiants par les Allemands n'est pas la conséquence des nécessités militaires actuelles. Il résulte d'une préparation méthodique *ante bellum*. Nos ennemis avaient prévu bien avant le début des hostilités l'utilisation de ces engins à gaz toxiques. Déjà en 1910, la maison Krupp, qui n'était en somme qu'une usine impériale et officielle de matériel de guerre, étudiait un canon spécial destiné à projeter des bombes contenant des matières délétères. Afin de pouvoir lancer des projectiles d'un gros volume avec des pièces de petites dimensions, un ingénieur à Essen avait inventé une sorte de lance-bombes d'une conception nouvelle. Il se composait d'un affût robuste sur lequel était fixé un petit canon de calibre réduit. La nouveauté réside dans ce fait que le projectile est énorme et ne peut naturellement pas être introduit dans l'âme de la petite pièce. Afin de pouvoir projeter la



Bombe avec sa barre

grosse bombe, l'inventeur l'avait fixée sur une tige cylindrique qu'il faisait pénétrer par la bouche du canon, alors que la boule représentant le récipient à explosif restait à la gueule, formant comme la tête d'une très grosse épingle. La charge de poudre, introduite par la culasse, en détonant, projetait en dehors de l'âme du canon la tige cylindrique et du même coup la bombe. Rapidement, celle-ci, grâce à un dispositif très simple, perdait la tige qui tombait sur le sol, alors que le gros projectile ainsi délesté d'un appendice gênant continuait sa trajectoire pour aller éclater à 300 mètres de là.

Jusqu'en 1913, les expériences poursuivies avec cette pièce qui permet de lancer des obus puissamment chargés en explosifs malgré son petit calibre, avaient pour but d'essayer des bombes contenant un produit qui donnait des gaz extrêmement délétères. C'étaient de véritables obus à gaz asphyxiants. Le silence le plus complet était gardé sur la valeur et la composition des matières employées, mais on savait que les gaz qui se

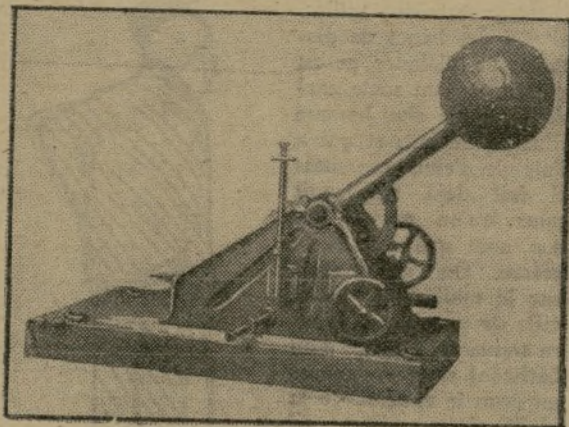


Obus asphyxiants pris aux Allemands en Champagne

dégageaient lors de l'explosion de la bombe provoquaient des troubles profonds.

Les nécessités de la guerre actuelle obligèrent

l'état-major allemand à apporter certaines modifications dans l'application du nouveau canon et des bombes délétères. La bouche à feu imaginée



Canon Krupp pour bombes asphyxiantes

à Essen, dont la portée ne pouvait dépasser 7 à 800 mètres malgré les perfectionnements apportés, fut utilisée pour lancer des torpilles aériennes. Les corps chimiques qui donnaient naissance aux gaz toxiques furent introduits dans des obus de pièces de campagne ou d'artillerie lourde qui permettaient de déposer le poison à des distances plus grandes et de constituer des barrages empoisonnés loin derrière les lignes avancées.

Les Allemands n'avaient changé que la méthode d'utilisation des obus asphyxiants, ils en avaient conservé le principe.

Nos ennemis emploient surtout comme réceptifs à gaz délétères les projectiles des obusiers lourds. Leur grande capacité permet l'envoi d'une grande quantité de produits en même temps que la portée du canon est plus considérable. Les corps chimiques utilisés sont soit le bromure de benzyle, soit l'oxychlorure de carbone seul ou associé à des composés chlorés. Le bromure de benzyle donne des vapeurs extrêmement irritantes, surtout pour les yeux. Dans une atmosphère remplie de ces sortes de gaz, un homme ne peut tenir que quelques instants, s'il n'est pas protégé par un masque approprié, car bientôt ses conjonctives le piquent à un tel point que la douleur a raison de la volonté la plus tenace. Les composés chlorés agissent sur les yeux, mais surtout sur l'appareil respiratoire et l'estomac. L'homme atteint par les vapeurs délétères tousse d'abord par quintes, puis peu à peu il a une sensation d'étouffement très angoissante à laquelle peuvent faire suite des accidents plus sérieux. L'oxychlorure de carbone est le plus dangereux de ces poisons. C'est un liquide incolore qui bout à +8° et donne un gaz invisible qui provoque la suffocation. Ces divers produits sont enfermés dans des boîtes de plomb qu'on introduit dans le corps de l'obus. Quand celui-ci explose, les liquides libérés sont vaporisés et se répandent dans l'atmosphère, à l'état de gaz.

Les obus asphyxiants employés par les Allemands sont de deux sortes : les obus T et les obus K, qui sont utilisés dans des conditions déterminées, leur action étant différente. Ces deux sortes de projectiles possèdent une ogive peinte en noir et sont marqués d'une lettre T ou d'une lettre K.

Les obus T contiennent un liquide qui donne des gaz denses, c'est-à-dire susceptibles de rester longtemps au même endroit. Ils servent à battre des positions données en vue d'interdire l'arrivée de l'ennemi. On tire avec de tels projectiles, quand il y a du brouillard, sur les lieux riches en creux ou renfermant des abris. Les gaz lourds, qui s'agissent pendant des heures, s'accumulent dans les creux et dans les abris, et rendent une position intenable sans masque. Les substances chimiques introduites dans l'obus sont à base de chlore et ont une action spéciale sur les voies respiratoires et l'estomac.

Les obus K contiennent un liquide qui produit des gaz plus légers irritant surtout les yeux. Ce liquide est constitué par du bromure de benzyle. Les Allemands s'en servent lorsqu'ils veulent occuper ou dépasser une position, telle qu'un bois touffu.

L'emploi des gaz asphyxiants est réglementé chez nos ennemis. Les projectiles doivent être examinés avant d'être lancés. Si l'artilleur constate le plus léger suintement, il doit rejeter l'engin, sinon il tirerait en pure perte, car l'obus donnerait un raté.

L'officier qui commande la batterie doit s'assurer si les conditions atmosphériques sont favorables. Un tir avec obus asphyxiants donne de bons résultats lorsqu'il y a absence totale de vent, ce qui permet la stagnation des gaz toxiques sur l'objectif à bombarder, ou lorsque le vent souffle dans la direction de l'adversaire; dans ce cas les gaz sont rabattus sur les tranchées ennemies où ils vont s'accumuler. Une grande humidité de l'air est favorable; de même l'explosion des marmites asphyxiantes au milieu d'une grande forêt est toujours couronnée de succès.

Par contre une forte pluie ou un air très froid doit exclure tout tir avec les obus asphyxiants.

Il faut ajouter que l'efficacité de ces projectiles dépend surtout de la quantité employée. Lorsqu'on fait une débauche inouïe de ces sortes de munitions sur un même point, il s'accumule des masses de gaz sur l'endroit choisi, ce qui rend l'atmosphère plus difficilement respirable.

Disons aussi qu'on peut se prémunir contre le bombardement par obus asphyxiants à l'aide de lunettes et de masques respiratoires et qu'en tout cas, si les gaz émis par ces sortes de bombes produisent des troubles passagers plus ou moins graves, ils sont loin d'être aussi nocifs que les nuages asphyxiants à base de chlore pur.

LES SPORTS

AU C.E.P. DE PARIS

Réunion officielle dominicale. — La réunion officielle du C.E.P. aura lieu demain au Vélodrome du Parc des Princes. Ouverture des portes à 9 heures. De 10 heures à 10 h. 1/2, culture physique; de 10 h. 1/2 à 11 h. 1/2, course à pied et entraînement à bicyclette sur la piste. Pour cette cinquième journée du concours d'athlétisme, course pédestre de 2.000 mètres.

CYCLISME

France Athlétique et Sportive. — Le Prix d'Avant-Propos de la F.A.S. (10^e année) qui devait se disputer demain, est remis au dimanche 26 mars.

A Lyon, on débute. — Le comité sportif du Rhône organise, pour demain dimanche, la première épreuve de la saison, sur le parcours Lyon-La Verpillière et retour (50 kil.).

FOOTBALL ASSOCIATION

Le C.S. Parisien contre la Légion. — Un match important sera joué, demain, sur le terrain de la rue Olivier-de-Serres, entre le nouveau onze du C.S.P. et l'équipe de la Légion Saint-Michel, victorieuse de l'Armée Service Corps.

Pour les ballons des poilus. — Le Club Français recevra demain, sur le terrain du Stade Brancion, le Club Athlétique de la Société Générale.

Une partie de la recette sera versée à l'Œuvre des Ballons.

A Saint-Ouen. — L'équipe du Havre Athletic Club se rencontrera avec l'Entente Unioniste, demain, à 3 heures, sur le terrain du Red Star Amical Club, à Saint-Ouen.

Etoile des Deux-Lacs-Olier. — A la Vache Noire, demain, match Etoile des Deux-Lacs contre Patronage Olier.

FOOTBALL RUGBY

Coupe de l'Espérance. — Demain, à 3 heures, au vélodrome du Parc des Princes, le Stade Français jouera contre le C.A. de la Société Générale, match renvoyé dimanche dernier à cause de la neige, pour le second tour de la Coupe de l'Espérance.

Les couleurs à la mode

Les fabricants de tissu, les teinturiers ont beau nous dire qu'ils ne peuvent nous garantir l'exactitude de telle ou telle teinte, ils ont beau nous prévenir qu'ils ne peuvent nous fournir la gamme de tons



Cloche de Liséré noir, plume grise, rose vieux ton.

que nous avions autrefois, on voit des couleurs jolies et fines chez toutes les couturières et modistes. Est-ce parce qu'on nous a débarrassés des nuances vives et muni-choises qui envahissaient même notre parure? C'est à croire, car partout ce ne sont que tons fondus, harmonieux et discrets.

Du bleu corbeau et du vieux bleu, des teintes bordeaux et rose fané, du vert myrthe et du gris depuis le plus clair jusqu'au plus foncé. Les chapeaux entièrement gris sont très chics et s'harmonisent avec toutes les robes, mais ils ne sont peut-être pas toujours très flatteurs pour le teint : un rien de velours ou de soie sombre doublant la passe les rend plus seyants. Pour la même raison on garnit beaucoup de chapeaux noirs de plumes, d'ailes ou de ruban gros grain gris argent; on sacrifie ainsi à la mode sans cesser d'être coiffée à son avantage. C'est du reste le parti que les femmes intelligentes savent tirer de la mode. Elles en prennent juste ce qu'il faut pour être au goût du jour, pas trop pour éviter le laid et le ridicule!...

Jeanne Farmant.

En vente chez les dépositaires ou dans nos Bureaux
NOTRE COUVERTURE TRICOLEURE
pour conserver notre *«*feuilleton illustré*»*
LA COMPAGNIE FANTOME
0 fr. 40 ; par poste : 0 fr. 45.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

J'écris ces lignes en hâte, au sortir des obsèques de Mounet-Sully et encore sous le coup de l'impression profonde ressentie au cours de la cérémonie de l'Oratoire, à la fois intime, familiale et imposante par la simplicité de son émouvante grandeur. Il m'est bien difficile de vous parler d'autre chose ! Et vous mêmes, amis sincères de la Maison, êtes-vous en état — en ce qui concerne la Comédie — de vous intéresser à autre chose au moment où les voiles de deuil flottent encore autour du Théâtre-Français ? Jeudi, en pénétrant dans les couloirs, on se sentait envahi d'une tristesse morne. D'aucuns s'étonnaient que l'on n'eût pas fait relâche. La Comédie avait fermé ses portes dès la nouvelle de la mort de Jules Claretie ; ne devait-on pas le même hommage au Doyen qui est, bien plus que l'Administrateur, l'âme de la Comédie-Française ? Pour moi, j'ai voulu concentrer toutes mes pensées sur le spectacle consacré à Victor Hugo — avec le programme du samedi 26 février ; — je n'ai pu y parvenir. Le puissant lyrisme de celle-ci, la plaisante fantaisie de celle-là me laissaient indifférent. Un moment, pourtant, j'ai avidement écouté, regardé le drame qui se jouait devant moi ; c'est quand Paul Mounet est entré en scène. La veille, le vaillant artiste avait joué Mgr Bolène du *Duel*, tandis que son frère agonisait ; jeudi il quittait la dépouille de son cher mort pour venir interpréter Don Salluste. C'est le courage du soldat qui continue la bataille après avoir vu tomber à ses côtés l'être le plus aimé ; encore le combattant est-il souvent soutenu par le désir de vengeance et l'âcre plaisir du danger, solide réconfort pour les braves aux heures des souffrances de l'âme ; le comédien, lui, n'est raffermi que par l'honneur d'accomplir son devoir, au risque même d'être méconnu de certains qui ne voient ni si loin ni si haut.

Après le 5^e acte de *Ruy Blas*, nous avons retrouvé le 4^e acte de *Marion Delorme*. Numa remplaçait dans Bellegarde Louis Delaunay, dont nous avions salué la dernière représentation mardi en rappelant trois fois l'excellent artiste après la *Fontaine de Jouvence*.

Le soir on donnait la *Princesse Georges* et le *Jeu de l'Amour et du Hasard*. Malgré le vif intérêt que m'inspire l'admirable interprétation de Séverine par Mme Piérat, malgré la grâce savoureuse et prenante de Mme Bartet dans Sylvia et la mutine espièglerie de Mlle Leconte dans Lisette, je n'ai pu me résoudre à revenir à la Comédie.

Et voilà que la *Princesse Georges* me ramène à Mounet-Sully. On jouait la pièce d'Alexandre Dumas fils le 31 juillet 1915, le soir de la dernière représentation du doyen. Entre le *Passant* et la *Princesse Georges*, Mounet-Sully avait interprété la *Nuit d'Octobre*. Dans ma rapide esquisse, hier, je rappelais que les premiers mots de Mounet sur la scène de la Comédie :

Ma fortune va prendre une face nouvelle

avaient été pour le débutant une vivante et splendide réalité. Les vers de Musset, où le poète, invoquant la nature immortelle, s'écrie :

Nous allons renaître avec elle
Aux premiers rayons du soleil

sont les derniers mots qu'il ait prononcés dans la salle du Théâtre-Français. Ceux-là aussi, j'en ai l'ardente foi, resteront une lumineuse vérité. Oui, Mounet-Sully *renaîtra* sans cesse chez ceux qui lui succéderont. Nous tous qui l'avons connu, étudié, aimé, artistes ou critiques, nous emploierons nos soins afin que ce grand effort de plus de quarante années ne demeure pas dans nos esprits qu'un cher, tendre, mais inerte souvenir. Mounet-Sully laisse une tradition qu'il faut transmettre. Il n'est point question, certes, des moyens personnels de l'acteur qui offraient une si riche et si facile proie aux imitateurs. Non ; je veux parler de sa belle et large compréhension de l'art classique, de cette recherche de la pensée derrière le mot, et surtout de ce souci de conserver toujours, même dans l'expression des mouvements les plus désordonnés de l'âme, une pureté, une noblesse de style aussi parfaite chez le comédien-interprète que chez l'auteur-créateur du chef-d'œuvre. Il y a là une rude tâche remplie. Que nous soyons d'un côté ou de l'autre de la rampe, nous n'y faillirons pas.

Emile Mas.

A l'Opéra-Comique. — Aujourd'hui samedi, à 8 h. 15, la *Tosca* (Mlle Alice Zeppli, MM. Marie, Jean Périer, Azéma, etc., etc.).

Dimanche, matinée à 1 h. 30, pour les représentations de Mlle Mary Garden, la *Traviata* (MM. Léon David, Ghasne, Vaur, Mlle Tissier) ; le *Tambour* (Mlle Marthe Chenal) ; la *Charmante Rosalie*, opérette en un acte, interprétée par Mlle Edmée Favart, Camia et M. Jean Périer. Soirée à 8 heures, *Werther* (Mlle Borel, Vautier, MM. Darnel, Vaur, Azéma).

Au Trianon-Lyrique, dimanche prochain, on donnera en matinée le *Songe d'une nuit d'été*, et, en soirée, *Joséphine vendue par ses sœurs*.

Au Trocadéro. — La sixième matinée de la Coopération des Artistes, retardée à cause du mauvais temps, aura lieu dimanche prochain 5 mars. Au programme : le *Prophète*, avec Mlle Delina ; *Aïda*, par Mme Espinasse, M. Cousinou et M. Affre, qui reprendra, à cette occasion, le rôle de Radamès ; le deuxième acte de la *Tosca*, chanté par Mlle Mathien, MM. Mario, Roselly, Renaud et Brun ; la *Marraine*, comédie de M. Henri Lavedan, jouée par Mmes Pierson, Bovy, Lherbay et M. Pollin ; les *Mousquetaires au couvent* (2^e acte),

par MM. Satnprey, Jouvin, Thery ; Mmes Neuillet-Caussade, Perroni, etc. Dans l'intermède : Mlles Yvonne Astruc, Renée du Minil ; danses nouvelles, etc. Orchestre Em. Bourgeois. Places de 1 franc à 5 francs.

Théâtre des Champs-Élysées. — Dimanche prochain, au profit des artistes de l'Association, Mme Jeanne Réol jouera le *Concerto en mi majeur*, de Bach (pour violon et orchestre). Mme Marie Delna chantera l'*Hymne aux combattants* (première audition), d'André Wormser, avec les chœurs et l'orchestre ; l'*Enfance de Christ*, de Berlioz. Orchestre et chœurs (200 exécutants), dirigés par M. Victor Carpentier.

Matinées nationales. — Dimanche prochain, 5 mars, 21^e matinée nationale avec le concours de Mlle Jeanne Bourdon, de l'Opéra ; de M. de Max, de la Comédie-Française ; Mme Guiraudon-Cain, de l'Opéra-Comique ; M. André Hekking, M. Henri Rabaud, et de l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire. Allocution de M. Jean Richepin, de l'Académie française.

Ceux qui s'en vont. — On annonce la mort de M. Ferruccio Benini, un des meilleurs acteurs du théâtre italien, décédé à l'âge de soixante-deux ans.

Nous apprenons la mort du comédien Chelles, qui fut pensionnaire de l'Odéon et de plusieurs théâtres du boulevard. Les obsèques ont eu lieu hier, à midi, en l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

Aux Capucines. — Le théâtre des Capucines donnera demain dimanche, à 2 h. 30, la première matinée de son nouveau spectacle *Paris aux Quinquets*, revue en deux actes, de M. Michel Carré ; le *Successeur*, comédie de M. Robert Dieudonné, et *Devant le rideau*, prologue en vers de M. Georges Davize, qui a remporté, hier soir, un succès triomphal.

SAMEDI 4 MARS

Comédie-Française. — A 1 h. 30, matinée au bénéfice de l'Hôpital de l'Ecole normale supérieure ; à 8 heures, le *Barbier de Séville*, l'*Augusta*.

Opéra-Comique. — A 8 h. 15, la *Tosca*.

Odéon. — A 1 h. 15, le *Barbier de Séville*, *Severo Torelli* ; à 8 heures, l'*Esplanade*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).

Ambigu. — A 8 h. 30, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollo. — A 8 h. 15, la *Cocarde de Mimi Pinson*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, tous les soirs, *Kit* (Max Dearly).

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 15, *Paris aux Quinquets*, le *Successeur*, *Devant le rideau*.

Cluël. — A 7 h. 50, les *Exploits d'une petite Française*.

Châtelet. — A 8 h. 30, *Maitre Nénuphar* ; *Si jamais je te pince !...*

Déjazet. — A 8 heures, les *Fiancés de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Coralie et Cie*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, le *Cyclope* ; la *Maison dans la brume* ; le *Court-Circuit* ; l'*Homme qui fut aimé*.

Gymnase. — A 8 h. 45, les *Deux Vestales*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *Anna Karénine*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Poilu* ; *Hortense a dit : "J'm'en f..."*

Renaissance. — A 8 h. 30, la *Puce à l'oreille*.

Théâtre-Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, le *Chérineau*.

Trion-Lyrique. — A 8 h. 15, le *Pré aux Clercs*.

Variétés. — A 8 h. 30, l'*Impromptu du paquetage*, la *Bonne intention*.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ibrando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle de music-hall, 15 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, les *Bobines d'Or*, *Zeppelin sur Salonique*. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 heures. Tél. : Marcadet 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — La *Mer*, les *Mystères* (2^e série, 1^{er} épisode), les *Tracteurs automobiles* en Alsace et Nos soldats à Salonique.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, les *Mystères de New-York*.

Les obsèques de Mounet-Sully

Les obsèques de M. Mounet-Sully, sociétaire-doyen de la Comédie-Française, ont été célébrées hier, à 2 heures de l'après-midi, au temple protestant de la rue de l'Oratoire. Une assistance nombreuse d'amis, de fidèles et d'admirateurs était présente et, en raison du mauvais temps, le service funèbre de M. le pasteur Charles Wagner fut coupé par les discours qui n'auraient dû être prononcés qu'au cimetière.

C'est M. Emile Fabre, administrateur de la Comédie-Française, qui prit le premier la parole au milieu d'un silence religieux et d'une foule recueillie.

De son discours, nous extrayons les passages suivants :

Mounet-Sully, qui si souvent incarna des héros, qui en avait le cœur intrépide, cet homme brave disparaît à une heure héroïque, à l'heure où nos Horaces et nos jeunes Rodrigues sur les falaises ombragées de l'Est, font de leurs poitrines une digue vivante où viennent se heurter et se briser les flots de l'invasion.

J'aime à m'imaginer que l'esprit de Mounet-Sully, dégagé des liens terrestres, flotte au-dessus de la mêlée et que, dans le vent qui passe, la voix magnifique, la voix que nous n'entendrons plus, jette des vers ardents de Corneille.

Mais ne gémissons plus sur l'heure présente. Mounet-Sully, ce grand mort, qui fut un grand et noble travailleur, qui illustra la Maison où il vécut, son art, son pays, et qui naît aujourd'hui à l'immortalité, Mounet, s'il pouvait nous parler à nous-mêmes, dirait : "Qu'on cesse de nous plaindre et de pleurer les disparus d'hier. Dans ces journées uniques de votre histoire, d'autres soins vous réclament. La France, toujours vivante et jeune, immortelle, enfante d'autres acteurs, d'autres poètes, d'autres héros. Le flambeau éteint à nos mains mourantes sera ramassé par d'autres mains et qui l'élèveront dans l'air pour que le monde ébloui admire encore et toujours l'art français rayonnant. Au travail par delà les ruines ! Au travail par delà les deuils ! Au travail par delà les tombeaux !"

M. Silvain, désormais doyen des sociétaires de

la Comédie-Française, rappela les dons éloquentes du disparu et le salua une dernière fois, au nom de la Maison en deuil.

La beauté du corps, la noblesse du visage, l'art du costume, le don de l'attitude, la grâce du geste, l'intuition profonde des personnages qu'il représentait, je ne sais quel charme ingénu et viril qui n'appartenait qu'à lui, et la voix, cette voix admirable au service d'une admirable diction, cette voix où sonnait et frissonnait la gamme infinie des douleurs humaines, il avait tout, et tout au suprême degré ! J'en appelle aux générations de spectateurs qui pendant près d'un demi-siècle ont eu de bonheur de le voir et de l'entendre.

... Le vers du poète résume à lui seul toute sa vie artistique :

"Naître, vivre et mourir dans la même maison."

Et c'est cette maison, la Maison de Molière qui, après s'être inclinée devant la digne compagne de sa vie, devant son frère et son émule, notre très cher camarade Paul Mounet, devant les êtres qu'il chérissait et qui le chérissaient, c'est la Maison de Molière en deuil qui, par mon humble voix, vient tout entière, émue et reconnaissante, saluer les restes et glorifier la mémoire du plus célèbre de ses représentants : Mounet-Sully !

M. Brémont, vice-président de l'Association des Artistes Dramatiques et M. Adolphe Brisson, président du Cercle de la Critique, prirent ensuite la parole ; puis, la cérémonie terminée, le cortège se dirigea vers le cimetière Montparnasse.

Le deuil était conduit par MM. Paul Mounet et André de Lorde, frère et beau-fils du défunt, auquel étaient rendus les honneurs militaires, en sa qualité d'officier de la Légion d'honneur.

Sur le corbillard on remarquait un grand nombre de couronnes offertes par l'administration du Théâtre-Français, l'Association des Artistes dramatiques, le Cercle de la Critique, les amis et les admirateurs.

La présidence de la République, le président du Conseil, les ministres, les Chambres, l'Institut, la Ville de Paris, le gouvernement militaire étaient particulièrement représentés et l'on remarquait aux premiers rangs M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

La Comédie-Française, d'accord avec la famille, avait pris à sa charge les obsèques de son doyen, voulant ainsi honorer celui qui avait si magnifiquement contribué à son universelle gloire.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à la semaine prochaine l'article de notre collaborateur Ernest-Charles : LA VIE INTELLECTUELLE.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

La commission du prix Duchalais, sur le rapport de M. Babelon, a décerné ce prix, relatif à la numismatique du moyen âge, d'une valeur de 1.000 francs, à l'ouvrage de M. Adolphe Dieudonné : *Manuel de Numismatique française*, tome II, "Monnaies royales françaises, depuis Hugues Capet jusqu'à la Révolution".

Le prix Stanislas Julien est décerné à M. Bernhard Karlgren, docteur de l'Université d'Upsal (Suède), pour son livre en français intitulé : *Etude sur la Phonologie chinoise*.

M. Morel-Fatio communique une lettre d'un ambassadeur de Charles-Quint à Rome où il est parlé d'une invention nautique mystérieuse de Jean Lascaris, permettant aux navires à voiles de naviguer même par un temps calme.

COLRS ET CONFÉRENCES

"Les civils tiennent"

Les "civils" ont "tenu" et ils "tiennent" encore et même très bien. Tel est, du moins, l'avis de M. André Beaunier dans une causerie qu'il a faite hier à la Société des Conférences. C'est une très jolie page de l'histoire morale de Paris que M. André Beaunier a présentée à son auditoire, page tout à l'honneur de la population parisienne, qui, malgré bien des difficultés, au milieu des angoisses et en dépit de durs soucis matériels, a magnifiquement tenu. On la lira *in extenso* dans la *Revue Hebdomadaire*, qui s'est assurée le droit exclusif de reproduction de toutes les conférences de la Société des Conférences.

A l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, M. Camille Le Senne fera son feuilleton parlé hebdomadaire lundi 6 mars, à 4 h. 1/2, sur : la *Robe rouge*, avec le concours de Mlle Sida, MM. Paupé et Bard.

Aujourd'hui, à 4 heures, 15, rue de l'Ecole-de-Médecine, M. Papillault fera une conférence sur : l'*Individualisme allemand*.

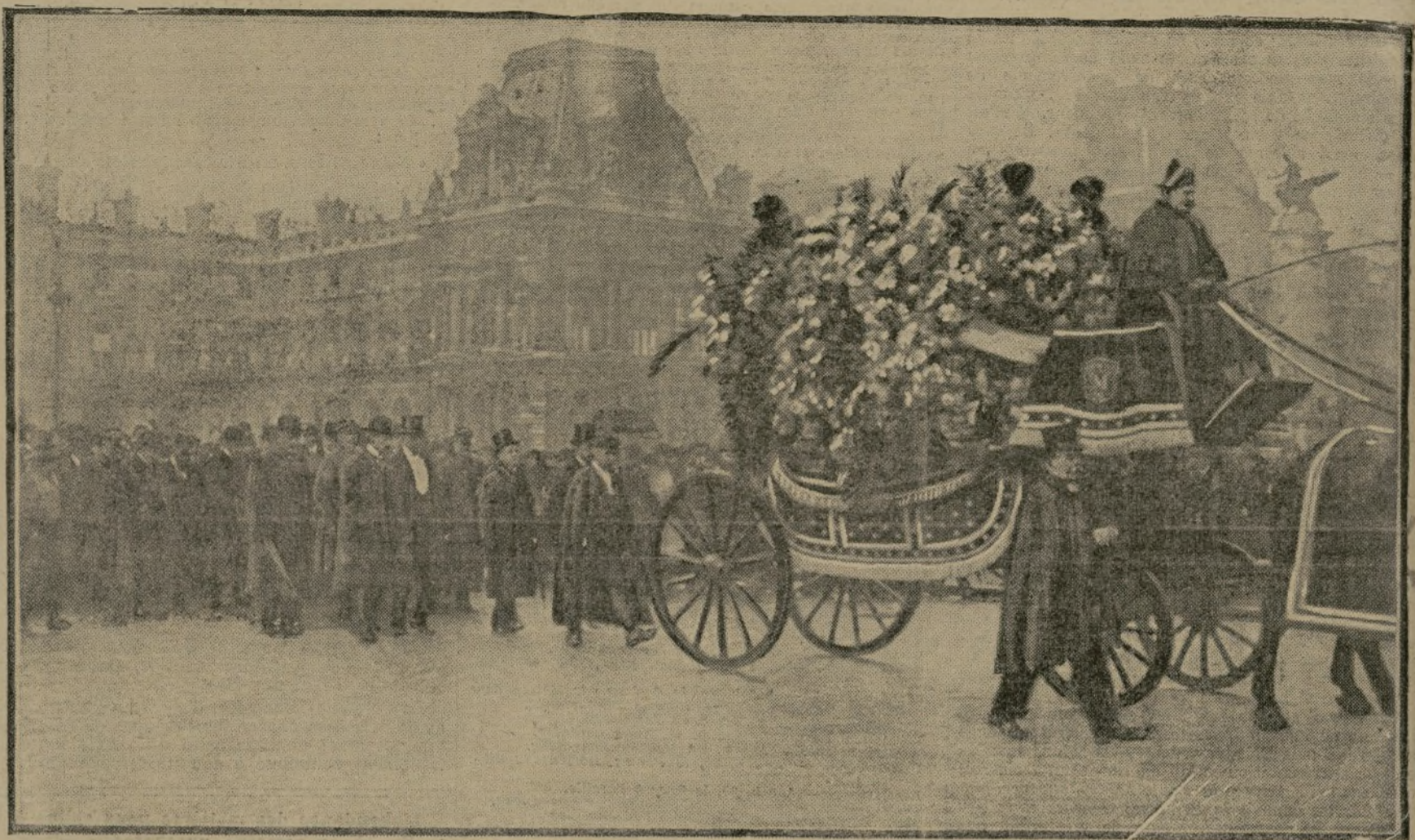
"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves

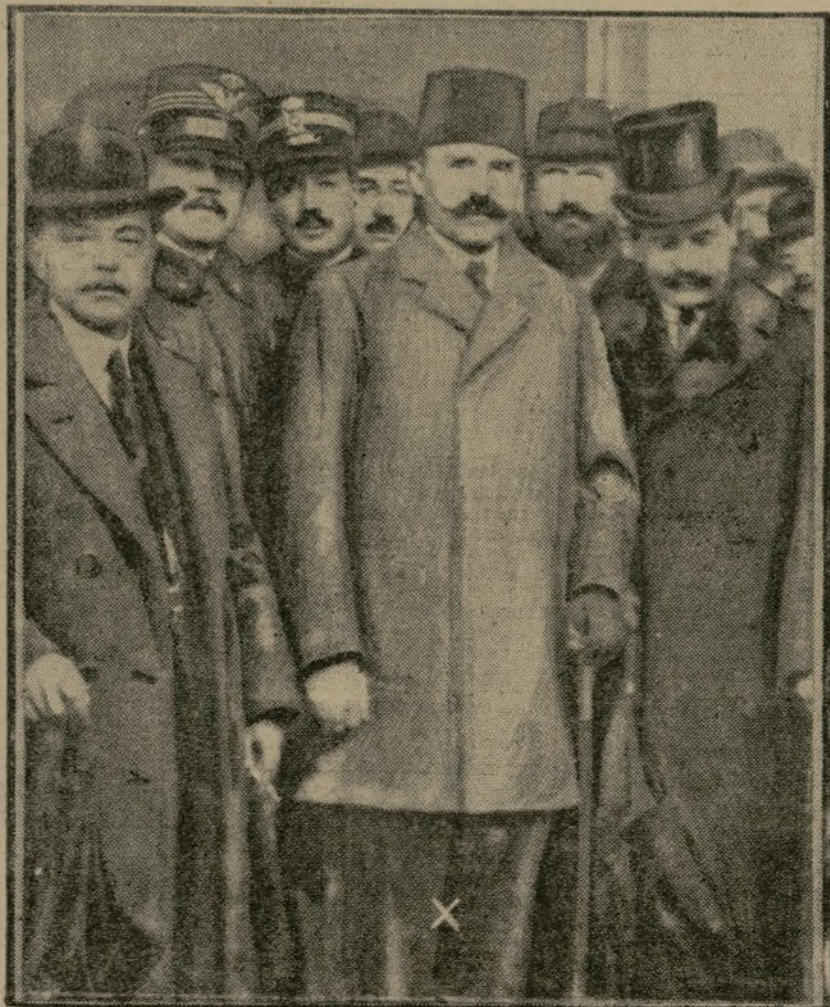
Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

Les obsèques de Mounet-Sully



Les obsèques du sociétaire-doyen de la Comédie-Française ont été célébrées, hier, au milieu d'une grande affluence. Des discours ont été prononcés par MM. Emile Fabre, Silvain, Adolphe Brisson : « Cet artiste, qui si souvent incarna des héros, a dit M. Emile Fabre, disparaît à l'heure où nos Horaces et nos Rodrigues font de leur poitrine une digue vivante. »

Essad pacha à Rome



Essad pacha (X) — l'ennemi personnel du prince de Wied et l'organisateur de la résistance des nationalistes albanais — lors de son passage à Rome.

Une jeune fille secrétaire de mairie



Miss Ruth Davis a été nommée secrétaire de la mairie, à Colchester (Angleterre). Elle accomplit parfaitement les multiples et minutieux travaux afférents à sa charge.

La Bourse de Paris

Du 3 MARS 1916

A l'exception de nos rentes, qui continuent à progresser, le 3 0/0 perpétuel à 62,40; le 5 0/0 à 88,25; le reste du marché est un peu plus hésitant et parfois même plus lourd. Les Cuprifères, notamment, se voient réalisées et avec elles, les valeurs de Caoutchouc qui repèrent une partie généralement minime, d'ailleurs, de leur récente avance. Dans le compartiment des Fonds étrangers, notons la réaction assez vive de l'Extérieure à 90,75, tandis qu'aux Russes, le 4 1/2 0/0 1909 s'améliore d'un demi-point à 75. Etablissements de crédit très calmes: la Banque de France se retrouve à 4,495; le Crédit Lyonnais à 969; Grands Chemins français peu ou pas traités. Par ailleurs, le Rio est ramené à 1.718; le Boléo à 760. En Banque, rien de particulier intéressant en dehors du tassement des Caoutchoutières.

COURS DES CHANGES

Londres 28,03; Suisse 112; Amsterdam 251; Pétersbourg 186; New-York 588; Italie 88; Barcelone 558 1/2.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Tickets garde-places dans les trains à long parcours. — L'administration des Chemins de fer de l'Etat délivre des tickets garde-places en 1^{re} et 2^e classes pour les trains à long parcours circulant sur les lignes principales de son réseau, ce qui donne aux voyageurs de ces deux classes la faculté de se faire marquer des places à l'avance. Cette faculté est toutefois limitée aux voyageurs partant de la gare de formation du train: des affiches apposées dans les gares indiquent les trains pour lesquels les tickets garde-places peuvent être utilisés et les gares où la délivrance de ces tickets est effectuée. Toute place retenue à l'avance donne lieu au paiement d'un droit spécial de 1 franc, quelle que soit la classe de voiture utilisée.

Les demandes peuvent être adressées à la gare par lettre, par dépêche ou par téléphone; mais les places ne sont marquées effectivement dans le train qu'après que le droit de 1 franc a été versé à la gare de départ et que le voyageur a pu présenter les titres de circulation utiles (billets ou cartes).

La location d'avance dont il vient d'être parlé cesse une heure avant l'heure réglementaire de départ du train; mais des tickets garde-places peuvent être ensuite délivrés, à raison de 0 fr. 25 par place, soit sur le quai de départ après la formation du train, soit en cours de route, lorsque le train est accompagné par un surveillant de voitures.

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Paraît aujourd'hui:

LE LAROUSSE MENSUEL

Parmi les œuvres innombrables nées spontanément du conflit armé, celle qui a pris la plus grande extension est certainement l'Agence internationale des Prisonniers de guerre, dont le Larousse mensuel de mars expose en détail le but généreux et l'infatigable activité. C'est grâce à cette charitable initiative, dont aucune convention internationale de la Croix-Rouge ne prévoyait la création et qui groupe aujourd'hui un personnel de douze cents collaborateurs volontaires, que l'incertitude et l'angoisse de millions de mères, d'épouses, de fiancées et de sœurs ont pu être atténuées. Le même numéro, poursuivant le programme largement encyclopédique de cette intéressante publication, contient encore un choix très varié de solides articles tels que les Brevets d'invention et la guerre, le Claquement de la balle et de l'obus, le Lovcen, la Mésopotamie, le Moratorium judiciaire, la Vision à distance, directe et indirecte, ainsi que la suite du Blocus maritime et de l'étude si remarquable de La Guerre en 1914-1916. Le numéro, très richement illustré, ne contient pas moins de 79 gravures et cartes des opérations militaires, accompagnées d'un Bulletin de la Guerre au jour le jour (90 centimes).

LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, PARIS (6^e)
(chez tous les libraires et dans les gares).

AVIS aux PENSIONNES

PRET IMMEDIAT SUR PENSIONS
Arqué, 65, rue Réaumur, 65, Paris.

SAVON TRICAP

SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU



FISCHER
12, B^{is} DES CAPUCINES

Réparations immédiates



Collectionneurs!

DEMANDEZ TOUS
le prix-courant gratis
des Timbres-poste de
Guerre à

Théodore CHAMPION
13, rue Drouot, Paris

Printemps

LUNDI 6 MARS

Exposition Générale

DES
NOUVEAUTÉS DE LA SAISON

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS

Paraît aujourd'hui le fascicule 2

LA FRANCE HÉROÏQUE ET SES ALLIÉS

Par Gustave GEFFROY, Léopold LACOUR, Louis LUMET

Cet ouvrage de grande et poignante actualité sera l'histoire de la guerre depuis les préliminaires de juillet 1914 jusqu'à la signature de la paix, une histoire telle qu'elle peut s'écrire actuellement, par le résumé fidèle, critique, contrôlé des faits désormais acquis. Par sa documentation exacte et abondante, par son illustration choisie, par la clarté et l'émotion du récit, cette magnifique publication restera comme un témoignage véridique d'une des plus grandes époques de l'Histoire.

Il paraît deux fascicules par mois depuis le 19 février 1916 (1^{er} et 3^e samedi).

Prix: 1 franc

Chez tous les libraires, marchands de journaux et dans les gares

ARTHRITIKES

DIABÉTIQUES - HÉPATIQUES

Boire aux repas

VICHY



CÉLESTINS

Élimine l'ACIDE URIQUE

SAMARITAINE

PARIS

39 fr.

9 fr.

34 fr.

NOUVEAUTÉS de la SAISON

COSTUME TAILLEUR
très belle moire de soie, jaquette ornée boutons, jupe nouvelle.
A la Samaritaine.
CHAPEAU paille et taffetas..... 9 75

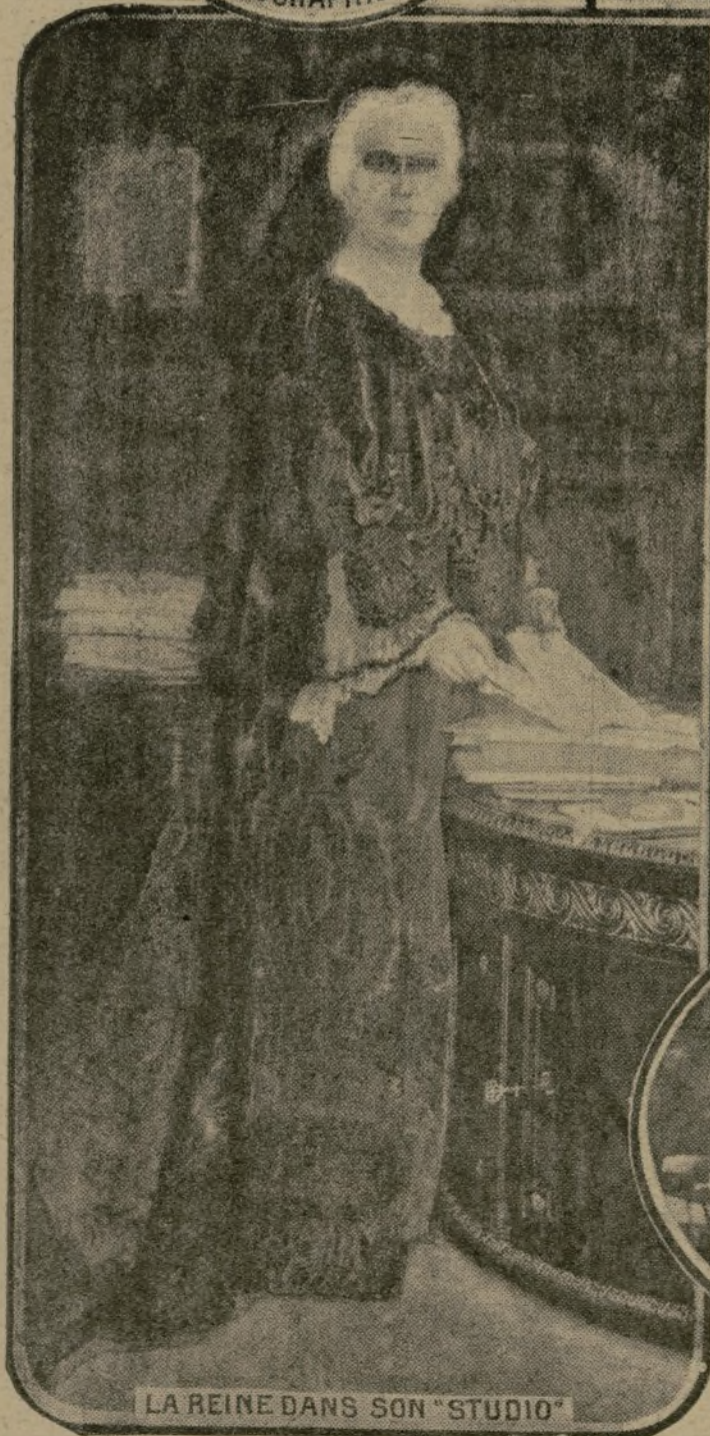
BLOUSE crepon de soie, parure jolies soies fantaisie à pois, jolis boutons.
se fait: champagne, rose, ciel, gris, violet, bleu, vieux bleu, marine, noir ou écru.
9 fr.

VÊTEMENT NOUVEAUTÉ
en très belle serge gabardine pure laine, beige, sable, marine ou noir. Long. 120.
Prix exceptionnel 34 fr.

Lundi 6 Mars et Jours suivants

OCCASIONS EXCEPTIONNELLES A TOUS LES COMPTOIRS

La reine poétesse Carmen Sylva est morte



La reine douairière de Roumanie, Elisabeth, connue en littérature sous le nom de Carmen Sylva, vient de mourir. On l'avait appelée la « Corinne couronnée ». La mort et les circonstances ne lui ont pas permis d'écrire le chant de fraternité universelle dont elle rêva longtemps, mais il y a un an elle publia, en hommage à la culture germanique, un poème qui étonna ses admirateurs français.